

INTRODUCTION
A LA
PSYCHANALYSE,
FREUD

Analyse critique

par

Michel HAAR
Agrégé de philosophie.

Maître-assistant à l'Université de Paris-Sorbonne.

I. – Les thèses fondamentales de l’Introduction à la psychanalyse.....	6
L’inconscient est l’essentiel de la vie psychique.....	6
Le rôle décisif de la sexualité.....	10
2. – Aperçu synthétique de l’ouvrage.....	13
Les actes manqués.....	13
Les rêves.....	14
Les névroses.....	15
3. – Les anomalies de la vie quotidienne.....	21
Mécanisme des actes manqués et technique d’analyse.....	22
4. – Les rêves et leur interprétation.....	25
Technique de l’interprétation.....	25
Fonction du rêve : le rêve est le gardien du sommeil.....	26
Sens du rêve : il est la réalisation (plus ou moins déguisée) d’un désir refoulé.....	26
L’élaboration du rêve.....	27
Le travail du rêve : condensation ; déplacement ; figuration ; élaboration secondaire.....	28
Le symbolisme des rêves.....	29
Exemples de rêves avec leur analyse.....	30
Une objection : les cauchemars.....	31
Rêve, inconscient, névrose.....	32
5. – La vie sexuelle.....	34
Les perversions.....	34
Les stades de la sexualité infantile.....	35
Le complexe de castration.....	37
Le complexe d’Œdipe.....	37
Sexualité infantile, névrose et conscience morale.....	38
Le narcissisme.....	39
La sublimation.....	41
6. – Le sens des névroses.....	42
Évolution de la libido et névrose.....	42
Régression et refoulement.....	42
La fixation de la libido et la privation.....	43
Le conflit entre le moi et la libido.....	43
La formation des symptômes.....	45
Le rôle des fantasmes relatifs à l’enfance.....	45
L’angoisse.....	46
La fuite dans la maladie.....	48
Principaux types de névroses.....	48
7. – La cure psychanalytique.....	50
Le transfert.....	50
Conclusion : Quelques aspects de la pensée de Freud.....	52
Esprit scientifique et croyance au déterminisme.....	52
Critique de la morale sexuelle.....	53
Pessimisme (relatif) au sujet de l’homme et optimisme (absolu) au sujet de la vérité.....	54
Bibliographie.....	56
1. – Œuvres de Freud facilement disponibles en librairie.....	56
2. – Ouvrages d’initiation et de réflexion.....	56
3. – Quelques revues spécialisées.....	57

Note : Tous les textes cités sont tirés, sauf indication contraire, de l’*Introduction à la psychanalyse*, édition « Petite Bibliothèque Payot », 1970.

Pourquoi lire Freud ?

[5] Avons-nous besoin aujourd'hui d'une introduction à la psychanalyse ? Ne connaissons-nous pas suffisamment le sens des mots « complexe », « refoulement », « névrose », que nous employons tous les jours ? Il est certain que nous n'avons plus à faire le même effort d'assimilation que les contemporains de Freud, il y a plus de cinquante ans. La psychanalyse a acquis une place dans notre monde social et culturel. Elle est entrée dans les mœurs. Il est devenu courant de se faire psychanalyser ; on peut lire des psychanalyses d'hommes célèbres, des études sur le rôle de l'inconscient dans l'achat d'un produit commercial ou dans nos choix politiques. Freud avait dû mener une lutte longue et acharnée pour faire admettre et comprendre ses affirmations révolutionnaires au sujet de l'inconscient. Si précisément dans son *Introduction à la psychanalyse* il emprunte autant d'exemples à la vie quotidienne et consacre plus de la moitié des chapitres (15 sur 20) à une psychanalyse de l'homme normal, c'est parce qu'il avait à combattre bien des préjugés et en particulier celui-ci : que seule la conduite des anormaux et des déséquilibrés relève d'une explication par l'inconscient. Aujourd'hui les thèses freudiennes nous semblent aller de soi. Il ne viendrait à l'idée de personne, comme on l'a fait au début du siècle, d'accuser la psychanalyse d'obscénité et d'immoralité. Cependant nous avons à lutter contre d'autres préjugés. La psychanalyse est tellement admise que la prodigieuse nouveauté [6] qu'elle apporte se réduit pour la plupart des gens à des lieux communs. « Avoir des complexes » revient à dire dans le langage ordinaire : « avoir des goûts spéciaux » ou « avoir des inhibitions ». Si l'on se tourne au contraire vers les psychanalystes modernes, on les voit très souvent enfermés dans un vocabulaire hermétique, inaccessible aux non initiés. Pour eux, la psychanalyse est une doctrine sur laquelle les non spécialistes n'ont pas le droit de se prononcer. Or leur tendance à l'obscurité va contre l'enseignement de Freud : il a voulu être un pédagogue pour tous. Si son effort pour persuader n'est plus nécessaire aujourd'hui, il est indispensable, pour retrouver le sens originel des idées freudiennes, en dehors aussi bien de leur vulgarisation que de leur exégèse savante, de s'astreindre à l'effort de pédagogie qu'il a fait et qu'il nous demande de faire.

Notre première récompense sera le plaisir même que nous tirerons de cette lecture : Freud est toujours parfaitement clair, sobre, logique. Il possède à un égal degré de maîtrise l'art de démontrer dans le détail, l'art de ménager l'intérêt pour nous faire attendre la solution qu'il donnera à l'énigme d'un cas de malade, comme si c'était une énigme policière, et l'art de donner des synthèses simples de ses cheminements compliqués dans le labyrinthe du psychisme humain.

Cette relative simplicité vient du fait que *l'Introduction à la psychanalyse* reproduit très exactement une série de cours faits par Freud pendant les années 1915/16 et 1916/17 « devant un auditoire composé de médecins et de profanes

des deux sexes » (*Avertissement* à la I^{re} édition). Chacun de ces cours durait deux heures environ, ce qui l'a contraint à se répéter pour que chaque leçon soit compréhensible en elle-même. L'ensemble est long : 441 pages. Par là Freud a voulu montrer qu'une démarche scientifique comme la sienne exige la prudence, la précision et la minutie, un long temps passé avec la matière elle-même. Il se garde de livrer d'un seul coup ses conclusions à ses auditeurs. Au contraire, il les amène progressivement, – chaque leçon n'apportant qu'un petit nombre d'éléments nouveaux, – à assimiler son [7] message. Il laisse très souvent les résultats pour ainsi dire se dégager et s'imposer d'eux-mêmes à partir d'une accumulation convergente de faits. Mais, dès le départ, il prend soin d'avertir ses lecteurs de ses positions de base. Avant d'examiner celles-ci, prenons conscience d'un point important, qui concerne la difficulté de tout exposé sur la psychanalyse. Cette difficulté vient de ce qu'on énonce des hypothèses de base comme des vérités *a priori*, alors qu'elles n'ont de valeur que parce qu'elles ont été confirmées par un long travail sur des faits d'expérience.

La psychanalyse n'est pas un système philosophique. Pour elle la théorie ne précède pas la pratique. Avant d'être une doctrine systématisable, elle a été et demeure une certaine méthode pour guérir les maladies psychiques. L'originalité de cette méthode de guérison, c'est de ne consister qu'en un échange de paroles entre le malade et l'analyste. On trouvera plus loin (chapitre 7) les règles de la cure psychanalytique. En tant que théorie, la psychanalyse se définit comme une série d'hypothèses, qui d'abord n'ont servi à rendre compte que des phénomènes se produisant au cours d'une cure, puis qui ont bouleversé la compréhension du psychisme humain en général. Mais ces hypothèses restent susceptibles d'être modifiées en face de faits nouveaux. Les théories exposées dans cette *Introduction* ne représentent pas l'état définitif de la doctrine freudienne. Freud sera amené à réviser celle-ci après 1920 pour des raisons qu'il ne nous est pas possible d'exposer dans les limites de cet ouvrage. Toutefois, quelle que soit l'importance de ces modifications, le noyau essentiel de la psychanalyse (tel qu'il est exposé au chapitre I) ne sera pas remis en question. Il est clair donc que la psychanalyse n'est pas une croyance, mais une science qui s'enrichit sans cesse et comme telle promise sans doute à un grand avenir.

L'expérience sur laquelle se fonde cette science et qui était au départ celle du médecin ayant à soigner des maladies psychiques, s'élargit ainsi considérablement. Elle devient, selon le vœu même de Freud, l'expérience [8] de tout homme, celle de l'individu normal. D'où l'intérêt énorme de la lecture de Freud : apprendre à se connaître soi-même. « On apprend d'abord la psychanalyse sur son propre corps, par l'étude de sa propre personnalité », dit Freud (p. 9). D'ailleurs les notions de normal et d'anormal sont extrêmement insuffisantes. Il faut savoir à ce propos que Freud a lui-même souffert d'une névrose à une certaine époque de sa vie (peu avant 1900). Il reconnaît lui-même l'existence d'un état névrotique dont il décrit les symptômes : changements extrêmes d'humeur, dépression, angoisse devant la mort, devant les voyages,

etc. Mais, même à celui qui serait étranger à toute attitude névrotique, la psychanalyse a des révélations à apporter. Elle éclaire des faits que chacun peut observer dans la vie quotidienne, comme les rêves, et ce que Freud appelle les « actes manqués », c'est-à-dire en quelque sorte les petits « ratés » de la conduite dans la vie courante, tels que lapsus, erreurs involontaires de toutes sortes, oublis, etc. (chapitre 3). Mais l'intérêt ultime de la psychanalyse c'est de fournir, en dehors de l'explication des maladies psychiques et de certains faits de la vie quotidienne, une clef pour interpréter toutes les productions de la vie humaine, telles que les œuvres d'art, les phénomènes de culture et de civilisation, comme la morale, la religion, la politique, etc. On voit bien qu'une extension aussi considérable laisse le champ libre aux spéculations les plus fumeuses si les concepts de base ne sont pas très clairement et fermement définis.

I. – Les thèses fondamentales de *l'Introduction à la psychanalyse*

[9] Dès les premières pages, Freud souligne les principes sur lesquels il n'a jamais varié. Ces principes, qui se ramènent à deux, ont, dit-il, « choqué tout le monde » : l'un, celui de l'inconscient, s'est heurté à un préjugé intellectuel, l'autre, celui de la sexualité, à un préjugé qu'il appelle « esthétique-moral ». Qu'est-ce à dire ? D'abord lorsque nous parlons de principes de base, il faudrait plutôt dire découvertes. Freud a *découvert* des terres nouvelles : inconscient, sexualité. Ou plutôt ce qu'on nomme ainsi et que l'on croyait connaître n'a plus le même sens après lui que celui qu'il avait auparavant. Ensuite, ces deux terres ont détruit l'image traditionnelle de l'homme, d'où le dégoût, le recul.

L'homme a toujours été pensé dans la tradition philosophique depuis Platon comme « animal raisonnable ». On lui reconnaît un fond d'animalité, de passions obscures, mais ce fond n'a rien d'inquiétant, car l'homme par sa raison et par sa volonté en est le maître. Or l'existence d'une pensée ou d'une volonté inconscientes fait que l'homme n'est plus le maître chez lui. L'homme n'est plus maître de son moi. Rien d'étonnant s'il répugne à admettre que ses pensées, ses désirs lui sont soufflés, inspirés, à son insu, par une partie de lui-même qu'il ignore. Bien plus, cette partie de lui-même qui le détermine dans ses motivations profondes représente un domaine bien plus vaste que le moi conscient : la partie qui émerge représente peut-être, comme c'est le cas pour les icebergs, seulement 1/10^e de la partie immergée. Et enfin, par un comble de frustration, cette [10] partie cachée lui est aussi impénétrable que le psychisme d'un autre. Avec Freud l'orgueil intellectuel de l'homme reçoit une grave blessure.

D'autre part, dire que l'essentiel de l'énergie qui anime notre conduite est emprunté aux tendances sexuelles, c'est-à-dire à ce que Freud appelle la libido, c'est nous priver, semble-t-il, de notre liberté, de notre faculté de choix, en un mot de toute moralité. Si des forces sexuelles souterraines inspirent, sans que nous en sachions rien, ce que nous croyions faire par amitié, par charité, par désintéressement, ne sommes-nous pas des pantins, des jouets, doués simplement de la conscience illusoire d'être libres ?

Pour dépasser la simple réaction affective, il faut se demander si le sens que Freud donne à ces deux termes : inconscient, sexualité, n'est pas tout à fait différent de ce qu'on entend d'ordinaire par là.

L'inconscient est l'essentiel de la vie psychique

A la suite d'observations sur certaines maladies psychiques, Freud est amené à dépasser l'idée, banale somme toute, selon laquelle il y aurait

davantage d'inconscient que de conscient dans les phénomènes psychiques. Il ne suffit pas de dire que l'inconscient est important. Il faut dire que « *l'inconscient est le psychique lui-même*¹ ». Toute pensée n'est pas inconsciente, mais toute pensée d'une manière certaine réside d'abord dans l'inconscient. Freud va démontrer non pas l'existence de l'inconscient, mais la dérivation et la dépendance de tout le psychisme en général vis-à-vis de l'inconscient. L'inconscient, selon une image de Freud lui-même, inclut le conscient comme un cercle large en inclut un plus étroit, au sens où il le préfigure et le détermine.

Mais comment l'inconscient est-il connaissable ? Dans la mesure où tout ce que nous connaissons appartient au conscient, nous ne connaissons l'inconscient [11] que réfracté dans ce qui est accessible à la conscience. Parmi tous les phénomènes psychiques, certains se produisent plus visiblement que d'autres en dehors du contrôle et de la domination de la conscience. Tels sont en particulier les rêves, puisque le sommeil écarte la conscience. Freud dira que « l'interprétation des rêves est la voie royale qui mène à la connaissance de l'inconscient² ». De même les névrosés ont des attitudes dont la logique interne et la signification échappent à leur volonté consciente. Enfin, les actes « automatiques », les gestes ou les paroles que nous laissons échapper à notre insu, sont les témoins et les révélateurs d'intentions qui nous échappent. *Le principal apport concret de la psychanalyse, c'est ainsi d'élargir le domaine de ce qui a un sens* : ces phénomènes longtemps considérés comme aberrants et absurdes que sont les actes manqués, les rêves et les névroses, appartiennent désormais au monde humain, au monde du sens. *Ils expriment des intentions, des désirs*. Ce sont des actes psychiques aussi complets que les actes conscients.

Mais comment l'inconscient se constitue-t-il ? Quel est son rôle dans la vie psychique ? Selon une première définition qui est purement descriptive, c'est-à-dire qui se borne à constater un fait, l'inconscient est l'ensemble des phénomènes psychiques provisoirement ou définitivement inaccessibles à la conscience. Ainsi, mes souvenirs d'enfance, ou ceux d'il y a deux ans ne me sont pas présents actuellement, du moins pas continuellement, mais je peux les rappeler à la conscience par un effort de mémoire, ou même par hasard, si je vois par exemple une photo qui me fait penser à cette époque de ma vie. A côté de mes souvenirs, je dispose d'une foule d'habitudes, de réflexes, etc. : Freud appelle cet inconscient temporaire, plus ou moins facilement disponible, le *préconscient*. Alors que le préconscient désigne les contenus psychiques momentanément latents, le terme d'*inconscient* est réservé à des représentations (c'est-à-dire des idées, des images, ou des traces dans la mémoire) qui sont en permanence hors d'atteinte de la conscience. [12] Ces représentations sont étroitement liées aux pulsions fondamentales, c'est-à-dire aux principales tendances ou « poussées », qui se ramènent à deux types : les pulsions sexuelles et les pulsions de conservation de soi. Les pulsions ne sont ni psychiques ni

¹ Freud, *L'interprétation des rêves*, p. 520, P. U. F.

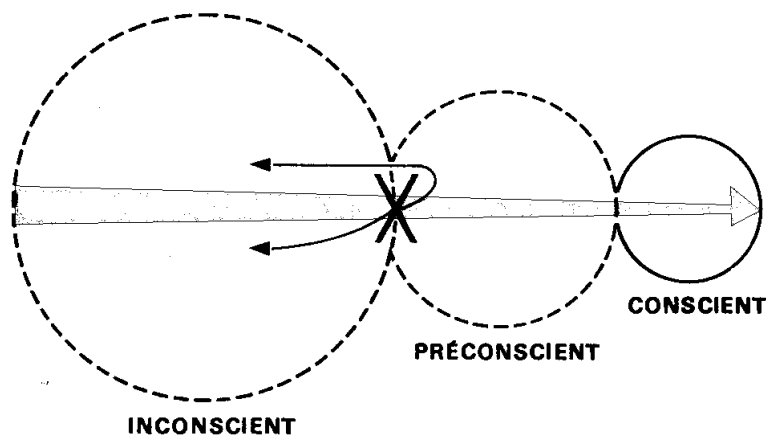
² Freud, *L'interprétation des rêves*, p. 517, P.U.F.

corporelles, mais elles se trouvent à la limite des deux domaines : elles traduisent pour ainsi dire dans le psychique les exigences biologiques. Nous précisons plus loin les caractéristiques de la pensée inconsciente, pensée dominée par le désir et toujours à la recherche du plaisir, qui ne se soumet ni à la chronologie ni à la logique. Contentons-nous de signaler un trait important : les contenus inconscients sont poussés par leur propre dynamisme à devenir conscients ; tout inconscient tend à passer à la conscience.

Si cette tendance des représentations inconscientes à se manifester pouvait s'exprimer librement, nous n'aurions pas d'inconscient véritable et définitif. Mais l'expérience montre qu'une certaine force s'oppose à l'entrée dans le conscient de tout l'inconscient. Cette force qui maintient une certaine partie du psychisme hors de la conscience se nomme le *refoulement*. Du point de vue non pas « descriptif », mais « *dynamique* », l'inconscient c'est le refoulé. En effet, les éléments refoulés exercent une pression continue dans la direction du conscient. Le refoulement constitue la contre-pression en sens inverse. Cela suppose de la part de l'individu une dépense constante d'énergie pour maintenir l'équilibre.

Pour concrétiser le mécanisme du refoulement, Freud suppose une instance de contrôle, la *censure*, – qu'il appelle aussi dans ses conférences *idéal du moi* (ce sera plus tard le *surmoi*). La censure accepte ou refuse de laisser passer vers les sphères supérieures telle ou telle représentation venue de l'inconscient. La censure est comparée à un gardien qui inspecte chaque tendance et, si elle lui déplaît, lui fait rebrousser chemin même si elle est déjà entrée dans le préconscient. *La censure qui opère le refoulement ne se situe donc pas au niveau du moi conscient, mais à un niveau inconscient du moi*. Elle est le « mécanisme de défense du moi » contre l'intrusion [13] de tendances anarchiques, dangereuses, exagérément exigeantes, en provenance de l'inconscient.

On peut se figurer grâce au tableau ci-dessous les différents « lieux » de l'appareil psychique et les principaux rapports qu'ils entretiennent ; c'est ce que Freud appelle la « topique » du psychisme (du grec *topos*, lieu).



La grosse flèche désigne la direction spontanée, automatique, des processus psychiques : de l'inconscient vers le conscient. La censure est représentée par le

x, barrage entre l'inconscient et le préconscient. Les deux flèches plus fines qui retournent vers l'inconscient indiquent l'opération qui soit maintient le refoulé dans l'inconscient, soit l'y fait revenir s'il a pu parvenir (par force ou par ruse) à pénétrer dans le préconscient. On voit que le refoulement est un mouvement qui va en sens opposé du dynamisme de l'inconscient dont la tendance est toujours de se manifester.

Freud reconnaît que la censure est une simple image : on constate qu'il y a dans le psychisme manifeste (conscient) des parties systématiquement coupées. On peut comparer ces morceaux refoulés aux passages d'un texte (d'un journal par exemple) qui aurait été « caviardé » (passé à l'encre noire) par quelque autorité policière pour le rendre inintelligible et empêcher par exemple les citoyens d'un pays d'apprendre certaines nouvelles désagréables pour le pouvoir de ce pays. Donc l'auteur du refoulement, c'est l'inconscient lui-même (Freud ne [13] développera que plus tard sa théorie d'un moi inconscient, ou surmoi), et les vérités qui sont cachées par lui, ce sont ces représentations ou ces désirs qui menacent l'intégrité du moi.

Prenons un exemple : durant la période du complexe d'Œdipe (période de crise dans les relations de l'enfant âgé de cinq ans vis-à-vis de ses parents) sont apparus chez le petit garçon des fantasmes (des sortes de rêves éveillés). Il rêve de posséder sa mère pour lui tout seul, de l'emmener très loin en avion, de l'épouser, d'avoir des enfants d'elle. En même temps, il se sent coupable vis-à-vis du père, soit à cause de ses sentiments envers sa mère, soit à cause de ses pratiques sexuelles (masturbation), aussi a-t-il un autre fantasme, celui d'être châtré par son père en guise de châtiment. Or ces fantasmes, qu'ils aient ou non émergé un moment à la conscience, sont fortement refoulés pendant l'évolution ultérieure. Pourquoi ? Parce que le moi, dans ses relations avec les autres, serait menacé et compromis par l'intrusion dans le conscient de tels désirs aussi inavouables qu'irréalisables.

Ainsi encore le personnage d'Hamlet dans la tragédie de Shakespeare est selon Freud un remarquable exemple d'un être refoulé, chez qui le refoulement est mal réussi. Son moi est faible, il vit dans l'hésitation perpétuelle, entre le rêve et la réalité. Il n'arrive pas à agir, c'est-à-dire à se venger de celui qui a tué son père. Pourquoi ? Parce qu'il sait dans le fond de son inconscient que cet autre c'est lui-même, lui-même qui désirait la mort de son père et l'union avec sa mère.

Mais même lorsque le refoulement est mieux réussi que chez Hamlet, il n'est jamais parfait. Les représentations refoulées tendent perpétuellement à remonter à la conscience et c'est pour le moi un travail de Sisyphe que de leur barrer sans cesse à nouveau la route. La lutte pour maintenir le refoulé dans l'inconscient est si difficile chez le névrosé qu'elle absorbe la plus grande partie de son énergie et paralyse son activité extérieure. Cependant les désirs refoulés trouvent malgré tout des moyens détournés pour aboutir à une satisfaction : ils obtiennent des *satisfactions substitutives*, indirectes et [15] symboliques, à l'insu

de la conscience. Cette extériorisation substitutive, ces plaisirs ou apparences de plaisirs de remplacement, c'est ce que Freud appelle le « retour du refoulé ». C'est lui qui se traduit par les actes manqués, les rêves et les symptômes névrotiques. Toute la psychanalyse n'est rien d'autre que l'étude de ces *substitutions* : il s'agit de montrer quel rapport existe entre une manifestation apparemment absurde et un désir inconscient. La psychanalyse pourrait se définir comme la recherche et comme la démystification des formes illusoire de la satisfaction.

Le rôle décisif de la sexualité

Le plaisir recherché par l'inconscient est-il toujours un plaisir sexuel ? Mais qu'est-ce qu'un plaisir sexuel ? Quelle est la définition freudienne de la sexualité ? Il est impossible d'apprécier le rôle nouveau assigné par Freud à la sexualité si l'on ne comprend pas qu'il élargit considérablement le champ de celle-ci et donne en réalité du fait sexuel une interprétation toute différente de celle qu'on donnait avant lui et qu'on en donne encore couramment. « Ce qu'on entend par sexualité en dehors de la psychanalyse, dit Freud (p. 299), est une sexualité tout à fait restreinte ». En effet on limite d'habitude le sexuel à toutes les conduites qui tendent vers l'acte sexuel, l'accouplement, c'est-à-dire qu'on les identifie à la fonction de reproduction ou de procréation. Le but sexuel normal serait défini pour un individu comme étant les organes génitaux du sexe opposé au sien. Mais comment expliquer alors divers modes « déviants » de satisfaction sexuelle, comme les actes masturbatoires, ou l'homosexualité, ou encore les différentes perversions, où d'autres organes que les organes génitaux sont source de plaisir sexuel, ou même une partie quelconque du corps ? (Voir, au sujet des perversions, le chapitre 5.) Mais une définition semblable ne permet pas même de comprendre un acte simple qui a sa valeur propre, tel que le baiser. Il faut donc [15] la notion de sexualité, comme la notion de psychisme, dans le sens d'un élargissement.

Freud va démontrer (chapitre 5) que la vie sexuelle de l'homme n'apparaît pas brusquement, toute faite, après la puberté, mais commence dès la première enfance, chez le nourrisson. D'autre part elle ne se limite pas aux organes sexuels, mais investit le corps humain tout entier. Toutes les époques de la vie et toutes les parties du corps sont, de façon implicite ou explicite, capables de jouer un rôle sexuel. Ainsi on verra que les zones érogènes, c'est-à-dire capables d'exciter le désir sexuel, ne sont pas limitées aux régions génitales ; d'autres zones peuvent être investies d'une fonction érogène, suivant l'évolution individuelle, tel le pied, les seins, etc. Les impulsions sexuelles, ou plutôt l'énergie qui est à la base de ces impulsions et que Freud nomme la *libido*, sont susceptibles de maintes transformations et adaptations. La libido est

essentiellement plastique et mobile. Son refoulement est le plus souvent la cause prépondérante des troubles psychiques. Sa *sublimation*, c'est-à-dire son détournement du but sexuel vers des buts idéaux, sert à rendre compte de la plupart des productions culturelles, sociales et artistiques de l'humanité.

On a qualifié péjorativement cette doctrine freudienne de « pansexualisme » : ce qui signifie, voir la sexualité partout. Il est facile de comprendre qu'une telle accusation ne serait justifiée que si les pulsions sexuelles étaient les seules (elles sont très importantes, mais tout ne se ramène pas à la sexualité quand même) et si la sexualité était un mécanisme rigide entraînant l'homme vers certains buts déjà fixés par avance. Or, dans la mesure où la sexualité n'est pas la procréation, celle-ci n'est qu'un pouvoir indéterminé qui doit se donner un but et une forme. La sexualité n'est qu'une possibilité qui peut aboutir à diverses réalités : telles relations amoureuses, mais aussi des créations extrêmement variées, tel qu'un lien social, une œuvre littéraire, etc.

Mais un des thèmes de la psychanalyse qui a le plus scandalisé, c'est incontestablement la découverte du fait que les enfants ont une vie sexuelle. Et ce qu'en dit [17] Freud est également scandaleux : il définit la sexualité infantile comme « perverse ». Qu'est-ce à dire ? La perversion sexuelle consiste en effet à refuser le but normal de la sexualité, l'accouplement des organes génitaux de sexes opposés, pouvant aboutir à la procréation. Or l'enfant trouve un plaisir *sexuel* en dehors de l'acte sexuel qu'il ne connaît pas encore. Sa sexualité est en formation, en évolution, et n'est pas encore fixée. C'est pourquoi il connaît successivement plusieurs types de sexualité : avant de se concentrer sur les organes génitaux, le plaisir s'attache d'abord à tout ce qu'il peut prendre ou toucher avec sa bouche. Puis il éprouvera un grand plaisir à user des fonctions d'excrétion (voir chapitre 5). Selon une expression qui choquera beaucoup ses contemporains, Freud, loin d'attribuer à l'enfance l'innocence et l'angélisme, décèle en elle une « perversité polymorphe » (c'est-à-dire qui prend plusieurs formes). Perversité signifie chez l'enfant ignorance des barrières morales, des dégoûts physiques qui lui seront inculqués par l'éducation : telle que la barrière de l'inceste avec les membres de la famille, tel le dégoût des excréments, etc. Pour Freud, la perversion est en ce sens la forme originelle de la sexualité. Ces tendances perverses, et en particulier tout l'auto-érotisme (c'est-à-dire le plaisir sexuel solitaire), doivent subir un refoulement pour que la sexualité devienne normale. Ce refoulement, cet « oubli », de ces traits de l'enfance et de certains événements qui ont le plus marqué l'enfant dans son rapport avec ses parents, peuvent paraître étranges. Pourtant il est significatif que l'enfant doive oublier par exemple la menace, réelle ou imaginaire, de la castration par son père, oublier aussi les premières découvertes du plaisir qu'il peut obtenir de certaines parties de son corps. Cet oubli est constitutif de l'inconscient. Ces premières expériences vont conditionner toutes les conduites ultérieures, normales et anormales.

Ainsi non seulement la sexualité, mais l'enfance, jouent pour Freud un rôle déterminant dans notre vie psychique. Les premières impressions de l'enfance, la façon dont l'enfant a été traité, aimé, ses premiers [18] conflits avec ses parents, ses premières angoisses devant la solitude, la perte éventuelle de l'affection, tous ces événements demeurent indélébiles et sont destinés à donner ensuite une certaine tonalité particulière à notre expérience future, à la couler pour ainsi dire dans un moule. Car le propre de l'inconscient, c'est de ne rien oublier, de tout conserver. L'inconscient se définit comme le refoulé et l'infantile. Mais est-il aussi le sexuel ?

Oui, répond Freud. Surtout si l'on considère que la sexualité n'est pas une fonction parmi d'autres, mais la seule fonction concernant l'organisme tout entier (tous les organes du corps peuvent outre leur rôle physiologique jouer, symboliquement parfois, un rôle sexuel), la seule fonction qui dépasse l'individu. L'inconscient tend en général et indifféremment vers la recherche et l'obtention du plaisir, et forcément du plaisir sexuel, qui est le plaisir le plus intense qui soit accessible à l'homme. Toute l'activité de l'inconscient, c'est-à-dire du psychisme, tend vers le plaisir et fuit le déplaisir. L'inconscient est régi, dit Freud, par le *principe de plaisir*. Il n'en connaît pas d'autre. Mais la vie en société, le travail, l'unité même de notre personnalité ne seraient pas possibles si ce principe dominait. Nous ne vivrions que dans le présent, poursuivant *à la fois* la satisfaction de *tous les désirs*, ce qui est impossible, et dans un égoïsme forcené. L'inconscient doit donc continuellement être refoulé, mais aussi utilisé, canalisé, puisqu'il représente la source de toute l'énergie psychique que nous possédons, au profit d'un autre principe, *le principe de réalité*. La réalité signifie le contraire de l'inconscient : le choix, la patience, la permanence et la succession dans le temps, la construction des œuvres et l'établissement de relations humaines durables.

2. – Aperçu synthétique de l'ouvrage

En bref : les actes manqués, les rêves, les symptômes névrotiques ont un sens. Ce sens est révélé par l'analyse du refoulement et de la sexualité.

L'Introduction à la psychanalyse comporte donc deux grandes parties : la première, qui traite *des actes manqués et des rêves*, concerne l'homme normal ; la seconde concerne *les névroses*. Mais l'unité de l'ouvrage repose sur le fait que Freud montre que tous ces phénomènes sont signifiants, signifiants d'une intention de l'inconscient. Loin d'être dus au hasard, et indignes d'être étudiés, ils sont révélateurs d'une intention, plus exactement d'un désir inconscient, donc caché à l'auteur de l'acte. Dire que ces phénomènes ont un sens, cela signifie qu'ils sont « logiques » (mais l'inconscient a sa logique à lui), intelligibles, et qu'ils ont un rôle à remplir dans l'ensemble de la vie psychique. Freud va s'acharner à démontrer que *l'explication de tous ces phénomènes obéit à un même principe*. Ainsi les névroses feront apparaître en grosses lettres ce que l'acte manqué ou le rêve aura montré sur un plan limité.

Ce principe commun d'explication, outre le fait d'exprimer une intention, peut se résumer ainsi : *ces phénomènes constituent des compromis, ou, ce qui revient au même, des satisfactions substitutives, de remplacement*.

Examinons la manière dont se produisent ces compromis dans les trois cas.

Les actes manqués

[20] Freud entend par « actes manqués » de petits « accros » de la vie de tous les jours, tels que les inattentions, des erreurs involontaires, des lapsus (on dit ou on écrit un mot autre que celui qu'on voulait dire ou écrire). Par exemple, lors d'un banquet, un jeune cadre d'une entreprise propose, au moment des toasts, de « roter » à la santé du directeur (au lieu de trinquer : les deux mots sont voisins en allemand). Ou bien, dès les premiers mots de son discours inaugural, le Président de la Chambre des Députés déclare : « La séance est close. » Dans le premier cas, on devine que le jeune assistant cache mal un désir d'injurier son supérieur. Dans le second cas, le Président montre son désir de voir se terminer les débats dont il a sans doute peur (p. 25). Freud raconte encore l'anecdote suivante : au cours d'une excursion dans les Alpes, il rencontre deux dames de la bonne société viennoise. L'une d'elles, lors de la conversation, se plaint de la chaleur : elle a, dit-elle, la blouse toute trempée, et elle sera bien contente en rentrant... « nach Hose » (au lieu de « nach Hause » : chez soi) de pouvoir se changer. « Hose » veut dire culotte : la dame aurait voulu dire qu'elle avait aussi la culotte trempée, mais pour des raisons de bienséance, elle a « refoulé » cette intention. Le lapsus est pour ainsi dire l'expression déformée, cachée, de cette intention refoulée. Pour qu'il y ait lapsus, il faut qu'il y ait eu un

refoulement : le refoulement d'une intention de dire quelque chose constitue la condition indispensable du lapsus (p. 54). L'intention refoulée se venge par le lapsus : « Elle doit être troublée elle-même avant de devenir perturbatrice. » Ainsi l'acte manqué est le *retour du refoulé*.

Mais en quoi y a-t-il compromis ? Le compromis résulte de ce que le lapsus par exemple se situe exactement à l'intersection de deux intentions. Il constitue presque une surimpression ou une fusion des deux : l'une, consciente, sert de couverture, l'autre refoulée, s'exprime en déformant la première. La première intention en général porte un message relativement anodin, [21] acceptable en tous cas. L'autre vise à exprimer une pensée que l'individu n'accepte pas consciemment. Ce qui est admis masque ce qui est rejeté, mais à travers ce qui est « convenable », l'inconvenant perce et parvient à se manifester. C'est pourquoi on peut dire qu'il y a *compromis*, – *compromis au fond entre l'inconscient et le conscient* : « Le refoulement est à moitié manqué et à moitié réussi. » Mais le rapport entre l'intention avouée et l'intention inavouée est souvent plus complexe au sein de l'expression. L'intention inavouée soit modifie l'intention avouée, soit se confond absolument avec elle (dans ce cas on utilise des expressions à double sens, – procédé courant dans les plaisanteries sexuelles), soit prend tout simplement sa place.

On étudiera au chapitre 3 la méthode dont se sert Freud pour mettre à jour les intentions inconscientes non seulement dans les lapsus, mais aussi dans les oublis, oublis de noms, oublis de projets (j'oublie de mettre une lettre à la poste, ou j'oublie un rendez-vous), ainsi que dans diverses anomalies mineures de la vie quotidienne.

Les rêves

La démonstration part des mêmes principes : **1.** le rêve a un sens, **2.** ce sens est une intention, un désir refoulé. Mais la méthode de déchiffrement est plus complexe dans la mesure où le rêve accomplit selon Freud un travail très subtil de transformation des éléments inconscients ou refoulés. *Tout rêve est la réalisation (illusoire) d'un désir.* Mais ce désir est toujours plus ou moins déguisé. Le rêve révèle que l'inconscient, avec l'aide du préconscient, est capable d'opérations de transposition et de déguisement souvent très complexes. Par là, le rêve constitue pour Freud la voie la plus privilégiée (« la voie royale », dit-il) pour accéder à la connaissance des mécanismes de l'inconscient et pour prouver irréfutablement son existence. D'autre part, comme la production des rêves et celle des symptômes névrotiques [22] est fondée sur les mêmes processus inconscients, l'interprétation des rêves servira de point d'appui pour dévoiler le sens des névroses.

Mais pourquoi ce travail de déguisement dans le rêve ? Pour établir le *compromis* : satisfaire le désir inconscient et en même temps se faire accepter

par la censure. Celle-ci représente souvent des aspirations et des normes proches de celles du moi conscient. Ainsi le rêve pourra être un compromis entre le désir inconscient et la conduite consciente. Par exemple, je dors, je sais que je dois me lever pour aller à mon travail : je rêve que je suis déjà levé prêt à vaquer à mes occupations. Un tel rêve concilie bien évidemment le désir émanant du principe de plaisir, le désir de dormir et l'intention émanant du principe de réalité, aller à mon travail. De façon plus ou moins détournée, tout rêve est l'accomplissement imaginaire ou symbolique d'un désir.

Lorsqu'il s'agit de désirs autres que le désir de dormir, de désirs sévèrement refoulés par la censure comme par exemple le désir d'avoir des relations sexuelles avec telle ou telle personne, la réalisation du désir présente souvent une forme beaucoup plus déformée et masquée. *Plus la censure est sévère, plus la déformation du désir devra être grande.*

Interpréter un rêve (voir chapitre 4, notamment pour les exemples de rêves) consistera à remonter du « contenu manifeste », c'est-à-dire de ce que le rêve raconte effectivement (en général une petite histoire, une sorte de mise en scène), aux « idées latentes » du rêve, c'est-à-dire à ce qui est caché et transposé dans certains symboles du contenu manifeste. Freud ne découvre pas seulement le symbolisme du rêve (en général la signification sexuelle d'objets tels qu'une clef, une boîte, un train, etc.), il fait apparaître les mécanismes essentiels du déguisement : le rêve *condense* plusieurs faits en un seul, ou *déplace* la charge émotionnelle d'une idée sur d'autres ; il est d'autre part un grand metteur en scène, il se sert notamment des souvenirs récents comme d'une matière première qu'il transforme. Le déchiffrement du rêve est comme celui d'une langue spéciale (Freud se compare [23] lui-même à Champollion, le déchiffreur des hiéroglyphes), ou très exactement comme celui d'un *rébus*. En effet, on décompose minutieusement le récit du rêve en ses différents éléments (personnages, paroles, actions, etc.), puis, en essayant d'écarter toute réserve, restriction, critique, on cherche à trouver les souvenirs, idées, représentations, comparaisons qui s'associent librement avec chacun des termes du rêve. *C'est la technique des libres associations*. On doit se garder de rejeter les idées en apparence insignifiantes ou déplacées, parce qu'elles se révèlent toujours comme étant les plus importantes pour la découverte du désir inconscient.

Les névroses

D'abord qu'est-ce qu'une névrose ? C'est une maladie psychique, dont les symptômes peuvent être physiques (mais ne sont pas guérissables en général par la médecine) et qui se caractérise par une conduite inadaptée par rapport aux exigences ordinaires de la vie. Tantôt le malade éprouve une difficulté très grande à accomplir certains actes apparemment simples. Tantôt il les entoure de précautions extraordinaires. Ou bien il souffre d'obsessions ou se sent poussé

malgré lui à des gestes dont il ne comprend pas le sens, mais qu'il se sent absolument forcé de faire. Ou bien il éprouve continuellement des troubles physiques dont on ne voit pas la cause : maux de tête, des yeux, paralysie partielle, etc. Ou bien encore il ne parvient pas à établir des relations satisfaisantes avec les autres, a du mal à définir sa propre personnalité. *Toujours la névrose entraîne de grandes souffrances, dont le névrosé est parfaitement conscient, mais par rapport auxquelles il est impuissant.*

Selon Freud, les névrosés souffrent du refoulement. Leurs troubles jouent un rôle de *compromis* : ils leur servent à se protéger (plus ou moins efficacement) des effets du refoulement (Freud montre en effet que toute libido refoulée se transforme en angoisse) et en même temps à maintenir ce refoulement. Car une des [24] conditions essentielles de la névrose est que le malade ne sache pas ce qu'il refoule, c'est-à-dire ignore les désirs cachés de son inconscient. Mais une telle définition est difficile et abstraite. Aussi est-il nécessaire pour l'illustrer de présenter d'emblée un des exemples cités par Freud, et qui est particulièrement démonstratif.

Il s'agit d'un *cas de névrose obsessionnelle*. Ce genre de névrose par obsessions, idées fixes est assez fréquent. C'est une jeune fille de 19 ans, dont l'obsession principale est, comme on va voir, une véritable cérémonie, un rite compliqué, qui accompagne son coucher et sans quoi elle ne peut dormir. Elle souffre en dehors de cette obsession d'irritation, de nervosité, de dépression, d'agoraphobie (peur de traverser les places et les rues) ; elle se dispute continuellement avec sa mère. Il existe chez tout homme normal une certaine conduite avant de s'endormir, ne serait-ce que de se couvrir de couvertures ou de fermer les volets. *Le pathologique ne sera en somme qu'une exagération du normal.* Les précautions avant le coucher sont devenues chez la malade un cérémonial complexe, très rigide (elle fait toujours les mêmes gestes), en apparence irrationnel, et qui est absolument indispensable à son sommeil. La malade essaie de justifier (« rationaliser ») les précautions qu'elle prend en disant qu'elle a besoin de calme. Elle doit donc éliminer tous les bruits possibles. Elle prend deux types de précautions : « En premier lieu, elle arrête la grande pendule qui se trouve dans sa chambre et fait emporter toutes les autres pendules, sans même faire une exception pour sa petite montre-bracelet dans son écrin ; en deuxième lieu, elle réunit sur son bureau tous les pots à fleurs et vases, de telle sorte qu'aucun d'entre eux ne puisse pendant la nuit se casser en tombant et ainsi troubler son sommeil » (p. 247). Les autres conditions du cérémonial n'ont rien à voir avec le fait d'éviter le bruit : la jeune fille exige que la porte qui sépare sa chambre de celle de ses parents reste ouverte. Dans ce but, elle immobilise la porte avec toutes sortes d'objets (qui en tombant pourraient faire du bruit !). Enfin les précautions les plus importantes concernent la façon dont elle arrange [25] le lit ! « L'oreiller qui se trouve à la tête du lit ne doit pas toucher le bois du lit. Le petit coussin de tête doit être disposé en losange sur le grand, et la malade place sa tête dans la direction du diamètre longitudinal de ce

losange. L'édredon de plumes doit au préalable être secoué, de façon à ce que le côté correspondant aux pieds devienne plus épais que le côté opposé ; mais, cela fait, la malade ne tarde pas à défaire son travail et à aplatir cet épaississement » (p. 247).

L'interprétation de ces symptômes va nous montrer le sens d'une névrose, ses causes et sa formation. Il a fallu que Freud se livre à une enquête longue et minutieuse, découvre le sens élément par élément, pour aboutir à la synthèse qu'il nous donne.

Premier phénomène étonnant : tous les détails du cérémonial de la jeune obsédée sont *symboliques*, ce qui veut dire qu'ils représentent de façon figurée, imagée, ses conflits et désirs inconscients. Tout d'abord les pendules symbolisent les organes sexuels féminins : la périodicité du fonctionnement de la pendule évoque le cycle menstruel, son tic-tac représente les battements du clitoris pendant l'excitation sexuelle. Le fait qu'elle écarte les pendules signifie son refus du désir sexuel. Pots à fleurs et vases sont d'autres symboles de la féminité. La crainte de briser les vases se trouve liée à un souvenir d'enfance que seules les questions de l'analyste (rarement un aveu spontané) peuvent révéler. Étant enfant, elle tomba alors qu'elle portait un vase en verre et elle se fit une blessure qui la fit saigner abondamment. Le geste d'éloigner les vases pour éviter de les briser signifie la crainte de perdre sa virginité (symbolisée par saigner), mais également la crainte opposée de ne pas saigner. En effet l'inconscient contient souvent un désir et son contraire (il est ambivalent). La raison du cérémonial de l'oreiller est découverte aussi un jour, à la suite des questions de Freud : l'oreiller figure la femme, la paroi verticale du lit l'homme, le pénis en érection. La jeune fille veut par son geste séparer comme par un acte magique l'homme et la femme, c'est-à-dire empêcher ses parents d'avoir des rapports sexuels. Ce dernier sens n'est pas évident. Seule l'analyse [26] de certains souvenirs du passé le révèle. Dans son enfance, elle avait simulé la peur pour obtenir que ses parents laissent la porte ouverte, et elle a introduit cet élément de son passé dans son cérémonial. Elle a voulu aussi épier ses parents pendant la nuit. Encore présente elle vient se coucher entre le père et la mère dans leur lit, ou obtient, en faisant semblant d'avoir peur, que sa mère lui cède la place auprès de son père. Gonfler l'oreiller signifie une femme devenant enceinte, ou rendue enceinte ; elle annule ensuite son geste. Le grand oreiller représente la mère, le petit la fille. Le petit oreiller figure par sa disposition en losange la forme de l'appareil génital féminin ouvert. Sa propre tête figure l'appareil sexuel masculin !

Le sens général de ces actes obsessionnels est clair : cette jeune fille éprouve une attirance érotique pour son père. Mais ce désir en même temps la séduit et l'effraie. Il y a ambivalence. Mais celle-ci se situe bien entendu au niveau inconscient ; car c'est le refoulement de ce désir qui a produit la névrose. Dans ces actes névrotiques, la jeune fille, malgré ses souffrances, éprouve inconsciemment la satisfaction de son désir.

C'est à partir de semblables exemples et de toutes ses observations que Freud fait apparaître un certain nombre de caractères généraux valables pour toute névrose.

1. *La fixation à un fragment du passé constitue un trait commun à toutes les névroses* : tout névrosé reste attaché par son affectivité profonde à un moment du passé, en général la petite enfance. Dans le cas de la jeune obsessionnelle, celle-ci est restée fixée à la phase œdipienne de son évolution sexuelle (cf. chapitre 5). La libido des névrosés a été marquée définitivement par certains faits de leur vie sexuelle infantile : par exemple par une scène de séduction sexuelle, quelquefois imaginaire d'ailleurs, dans laquelle un des parents joue un rôle essentiel. En tout cas, dès qu'il y a névrose, celle-ci a toujours déjà existé au moins en germe à un moment de l'enfance. Une expérience névrotique de la sexualité infantile apparaît ainsi à Freud comme une condition fondamentale de toute névrose.

[27] 2. *Partout et toujours le sens des symptômes et leur valeur symbolique sont inconnus au malade*. Il ne peut faire le lien entre l'événement du passé et l'acte présent. Ce seul fait, à savoir que les symptômes ont une cohérence parfaite, un enchaînement signifiant en dehors de toute intervention de la conscience des malades, suffirait, pour Freud, à prouver l'existence de l'inconscient.

3. Dès que les processus inconscients sont amenés à la conscience par l'échange qui se produit entre le malade et l'analyste, – à condition que le malade arrive à comprendre non pas seulement intellectuellement, mais de façon vécue, le sens de ses symptômes (chapitre 7), – ceux-ci disparaissent. Telle est la découverte qui est à la base de la cure psychanalytique. *Il s'agit de devenir conscient des déterminations venues de l'inconscient*. Cela revient, dit Freud, à « combler les lacunes de la mémoire des malades » (p. 264). En effet, un autre trait commun à toutes les névroses s'avère être une perturbation plus ou moins grande de la mémoire, et pourtant les passages de l'histoire individuelle qui sont ainsi « oubliés » jouent un rôle déterminant dans la formation des symptômes. Cet « oubli » n'est pas une lacune provisoire, momentanée de la mémoire : il ne se situe pas au niveau préconscient ; il porte sur des faits ou des situations que le malade veut se cacher.

Nous avons maintenant un aperçu plus net de la façon dont les symptômes se forment. Ils se constituent pour répondre aux exigences des désirs refoulés qui demandent satisfaction. Comme la satisfaction directe leur est refusée à cause de la censure, ils représentent des modes indirects de satisfaction, ou des satisfactions de remplacement. Ou en d'autres termes un désir qui n'a pas pu se manifester en personne se fait passer pour quelqu'un d'autre : il trompe ainsi la surveillance de la censure, exactement comme un individu se servirait d'un faux passeport pour franchir une frontière. *Les symptômes sont des substituts*. Les substituts sont des intermédiaires ou des compromis qui conviennent à la fois à l'inconscient (franchir la frontière) et au conscient (montrer son passeport), à la

libido (principe de plaisir) et au moi (principe [28] de réalité). Mais cela signifie aussi que les actes névrotiques présentent un aspect double, une duplicité : d'une part, ils expriment ce qui a été refoulé (dans le cas de la jeune fille le désir infantile de relations sexuelles avec le père qui prend la forme extrêmement déguisée d'une identification partielle avec lui : la tête sur le petit coussin en losange), d'autre part, ils expriment ce qui a causé le refoulement (en ce qui concerne la jeune fille, l'intensité même de ce désir), son ambivalence (peur de briser le vase), son caractère infantile, inacceptable pour son moi conscient soumis aux normes de la morale et de la société.

Il n'est pas étonnant que la « satisfaction » obtenue grâce aux symptômes provoque des souffrances. En effet il y a souffrance parce qu'il y a un conflit. Ce conflit, qui est une lutte toujours incertaine d'ailleurs, oppose les tendances du moi, qui veut se mettre en accord avec la réalité (les règles sociales et morales), et la libido qui ne poursuit que le plaisir au mépris de la réalité et même de la chronologie, puisque cette jeune fille est restée une enfant de cinq ans du point de vue de sa vie sexuelle. La souffrance du névrosé provient aussi de l'angoisse : chaque fois que la libido ne trouve pas de débouché direct (dans la sexualité normale) elle se transforme en angoisse. Cette angoisse est la projection à l'extérieur du danger représenté par la libido inemployée, qui menace l'existence du moi parce qu'elle risque à tout instant de faire « sauter » le verrou de la censure. *Les symptômes sont donc aussi destinés à masquer l'angoisse* par la réalisation illusoire des désirs de la libido. Ainsi, en tant que compromis, ils trompent à la fois le moi et la libido dont ils atténuent la pression angoissante.

La première conclusion qui se dégage c'est l'importance absolument décisive de la sexualité, et surtout de la sexualité infantile, dans la formation des névroses. Bien souvent on verra la libido opérer sous l'effet du refoulement un retour en arrière, une *régression* qui lui permet de revenir – sur le plan du symptôme et de l'imaginaire – à tel ou tel stade de la sexualité infantile. Écoutons Freud : « Quel que soit le mode de production [29] de la maladie, les symptômes de la névrose sont fournis par la libido, ce qui suppose une énorme dépense de celle-ci » (p. 365). En d'autres termes, même si une névrose n'est pas au départ un problème sexuel, elle en devient un dans son développement. Devient névrosé celui dont le moi ne peut plus contrôler l'énergie sexuelle, qui ne sert plus qu'à produire des symptômes morbides. Par ailleurs, une énorme quantité d'énergie libidinale se trouve gaspillée en pure perte.

Mais la conclusion la plus remarquable et la plus convaincante, c'est que *les processus de l'inconscient sont exactement semblables dans les névroses, les rêves et les actes manqués*. Les moyens d'échapper à la censure sont identiques. Parmi ces processus, on retrouvera dans les symptômes névrotiques *le déplacement* : dans un autre cas cité par Freud, la présence d'une tache rouge sur un tapis symbolisera une tache de sang sur les draps ; *la condensation* : plusieurs images ou actions pourront être fondues en une seule qui exprime en même

temps plusieurs éléments (les horloges, dans le cas de la jeune fille, renvoient à la fois aux cycles de la femme et aux battements du clitoris). Le symptôme représente en quelque sorte un abrégé, un raccourci du conflit et du désir latents. On retrouve dans la névrose la figuration imagée du rêve, son « archaïsme » (situations infantiles), et la richesse de ses symboles.

3. – Les anomalies de la vie quotidienne

[30] En faisant commencer son *Introduction à la psychanalyse* par l'étude des « actes manqués », Freud renonce au spectaculaire. Mais, comme il le remarque, il y a des choses importantes et graves qui ne se manifestent que par des signes très discrets. Ainsi un criminel ne laisse pas ordinairement sa photo sur les lieux du crime, mais éventuellement des traces infimes. Dans l'analyse psychologique les détails ne sont pas à négliger : Freud n'a cessé de les relever avec minutie. Et puis, pour lui, ce qui fait qu'une étude a une valeur scientifique, ce n'est pas son objet, c'est sa méthode. Ici, l'objet est humble, insaisissable presque, tant il se confond avec la banalité quotidienne. Qui ne connaît ces menus accroc, ces ratés de la conduite courante ? Je sors de chez moi, j'oublie mes clefs. J'oublie à plusieurs reprises de poster une lettre importante, ou même sans importance. J'oublie un rendez-vous que je viens pourtant de fixer le matin même avec un ami venu de loin. Sur le journal, sur un panneau publicitaire, je lis une grotesque ou mystérieuse déformation de ce qui est imprimé, – non sans rapport avec quelque préoccupation qui me tourmente. Au lieu d'écrire le mot auquel je pense, voilà qu'un autre s'est formé sous ma plume. Pourquoi ce mot plutôt qu'un autre ? Pourquoi oublié-je ce rendez-vous précisément ? La plupart des gens diront : c'est le hasard. D'autres rechercheront des explications plus élaborées et invoqueront de prétendues causes. Si j'ai oublié mon rendez-vous [31], c'est parce que je suis fatigué, ou parce que j'ai été distrait par autre chose : je n'ai pas fait attention.

Or toutes ces théories ne tiennent pas. L'explication par le hasard n'est qu'un aveu d'ignorance, qui est antiscientifique en tant qu'il suppose qu'il existe des événements sans cause. Quant aux explications par les causes physiologiques comme la fatigue, elles ne sont pas satisfaisantes. Je peux très bien faire des erreurs ou des oublis tout en étant parfaitement reposé, et d'autre part la fatigue ou la distraction n'expliquent pas pourquoi je fais précisément *cette* erreur, *cet* oubli : pourquoi oublié-je tel nom plutôt que tel autre ? Ce ne sont pas des causes, mais tout au plus des circonstances favorables. Dans un autre ouvrage entièrement consacré aux actes manqués, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, publié en 1901, Freud fait la comparaison suivante : je me promène la nuit seul dans un endroit désert, un voleur survient et me dérobe mon portefeuille. Si je disais : la solitude et l'obscurité m'ont dépouillé de mon portefeuille, je passerais pour fou. Et pourtant, c'est le même genre de raisonnement que je fais lorsque je dis : la fatigue m'a fait faire une erreur de lecture. D'ailleurs, ce n'est pas une cause réelle et nécessaire, car je peux aussi me tromper précisément lorsque je redouble d'attention. Enfin ces explications ne permettent pas, s'il s'agit par exemple d'un lapsus, de savoir pourquoi tel mot m'est venu plutôt que tel autre.

Freud admet et démontre que les actes manqués ne sont pas gratuits, arbitraires, accidentels, dus à des causes extérieures à nos intentions, mais ont un sens. Il entend par là que chacun de ces actes doit être considéré comme « un acte psychique complet, ayant son but propre » (p. 24). Ces actes sont motivés. Leur sens est de servir une intention latente, soit préconsciente (d'où facilement accessible), soit totalement inconsciente. Souvent ce sens est très visible. Ainsi « lorsqu'une dame connue pour son énergie raconte : « Mon mari a consulté un médecin au sujet du régime qu'il avait à suivre ; le médecin lui a dit qu'il n'avait pas besoin de régime, [32] qu'il pouvait manger et boire *ce que je voulais* », – il y a là un lapsus, certes, mais qui apparaît comme l'expression irrécusable d'un programme bien arrêté ! » (p. 25). L'intention trahie par le lapsus est évidente : la dame désire imposer à son mari ses façons de voir, en particulier sa conception du régime alimentaire. Mais quelquefois au contraire il faut procéder à une analyse plus ou moins longue. De toute façon, il y a toujours un sens qui résulte toujours de l'intervention de motifs cachés. Ainsi, si je n'ai pas posté cette lettre, c'est que pour une raison à déterminer (que souvent je me cache à moi-même) je ne veux pas qu'elle parte.

Mécanisme des actes manqués et technique d'analyse

Un acte manqué est donc un acte volontaire déformé par une contre-volonté. Il se situe à la rencontre, à l'intersection de deux intentions dont l'une est consciente, l'autre latente. C'est un « compromis » dans la mesure où, si la contre-volonté était tout à fait refoulée, l'acte volontaire n'en serait pas troublé ; si, au contraire, la contre-volonté pouvait s'exprimer clairement, elle serait franchement présente à la place de l'autre. Or nous avons une solution intermédiaire : l'intention refoulée apparaît seulement à travers la perturbation qu'elle produit dans l'acte volontaire. Souvenons-nous d'un des nombreux exemples : la dame alpiniste avait l'intention de dire : je voudrais rentrer à la maison, mais, suivant une autre intention latente, une contre-volonté, elle aurait voulu parler de sa *culotte* mouillée. Les deux expressions « à la maison » et « culotte », en allemand, *nach Hause* et *Hose*, ont fusionné dans le compromis *nach Hose*. Autres exemples : celui du président qui déclare la séance close, ou celui de la dame qui dit que son mari peut manger « ce qu'elle veut » ; dans ces deux cas, la tendance refoulée a pris la place de l'intention avouée. Il y a compromis aussi parce que la personne montre qu'elle *veut et ne veut pas* donner [33] pleine satisfaction à la tendance refoulée. En général, pour qu'il y ait acte manqué, il faut qu'il y ait refoulement, superficiel ou profond. L'intention refoulée se venge par l'acte manqué : c'est le « retour du refoulé » qui perturbe l'intention consciente. Freud cite ailleurs³ le cas de ce malade auquel il avait interdit de téléphoner à sa maîtresse, avec laquelle il voulait

³ *La psychopathologie de la vie quotidienne*, Petite Bibliothèque Payot, p. 238.

rompre. Il lui avait conseillé de déclarer sa rupture par une lettre. Or le malade se souvient brusquement qu'il a oublié de demander à Freud s'il devait le mentionner dans cette lettre. Il décide de lui téléphoner, mais se trompe de numéro et il a au bout du fil la personne avec laquelle il ne devait pas parler !

Un autre type d'acte manqué, l'oubli de mots, est souvent provoqué non par une contre-volonté, mais, ce qui est analogue, par un souvenir désagréable. On oublie alors un mot parce qu'il rappelle quelque chose qui a produit un sentiment pénible (même par une très lointaine association d'idées). Ainsi Freud raconte dans *La psychopathologie de la vie quotidienne* qu'il avait oublié le nom d'une station de la Riviera italienne où il avait souvent passé des vacances : son nom, Nervi, était inconsciemment associé dans son esprit aux maladies nerveuses, objet de ses préoccupations continuelles. L'oubli est dû quelquefois à des circonstances proches. Un jeune homme n'arrive pas à retrouver un mot, le mot « aliquis » dans un vers de Virgile qu'il a toujours su par cœur. Le mot, décomposé en a - liquis, évoque l'idée de liquide. Freud demande au jeune homme de lui donner toutes les associations d'idées qui lui viennent spontanément à partir de ce mot. Il pense d'abord à un saint, sacrifié alors qu'il était un petit enfant, puis à saint Janvier dont le sang se liquéfie miraculeusement dans sa châsse, mais parfois ce miracle n'a pas lieu et cela effraie les gens. Enfin, il pense à une amie italienne dont il craint de recevoir une nouvelle désagréable. Freud découvre que le jeune homme (qui l'avoue avec étonnement) [34] craint d'apprendre la nouvelle que cette jeune femme n'a pas eu ses règles ! Cette crainte explique toutes les associations d'idées et l'impossibilité de se rappeler ce mot *aliquis*.

Ce dernier exemple montre déjà clairement la technique d'analyse qui va être celle du rêve et des névroses. Freud insiste en effet sur le fait que l'interprétation des actes manqués constitue un « modèle en petit » de la recherche psychanalytique (p. 36). Lorsque le sens n'est pas évident et quand il n'est pas perçu par l'auteur du lapsus lui-même (ce dernier peut d'autant plus facilement reconnaître l'origine de son lapsus que l'intention refoulée ne l'est pas toujours inconsciemment, mais souvent elle affleure à la conscience), il faut recourir à *la méthode* (qui sera également utilisée pour analyser rêves et névroses) *des associations libres*. Cette méthode consiste à décomposer l'acte manqué en autant d'éléments que possible, et à demander au sujet à quel souvenir, ou idée ou image en général il associe chacun des éléments. C'est ici qu'apparaît le phénomène (destiné à jouer un grand rôle dans la cure psychanalytique) de la *résistance*. La personne interrogée aura une tendance involontaire à cacher le secret de son acte manqué : elle dira que les choses auxquelles elle pense sont absurdes, sans rapport avec l'acte en question, et si l'intention cachée, l'intention refoulée et perturbatrice est découverte, elle refusera souvent d'admettre l'interprétation qu'on lui propose.

Quelle que soit la situation, les actes manqués expriment tous des éléments incomplètement refoulés. Les déformations qu'ils subissent obéissent aux mêmes lois que celles qui vont se dégager de l'étude des rêves.

4. – Les rêves et leur interprétation

L'hypothèse fondamentale de Freud au sujet du rêve est simple : le rêve est un exutoire de l'inconscient : « Tout le psychique *étouffé* apparaît dans le rêve. » Interpréter les rêves signifie découvrir leur sens relativement à une pensée inconsciente. Il nous est difficile aujourd'hui d'apprécier quelle fut la hardiesse de Freud en ce domaine. Traiter le rêve comme une pensée véritable, cela choquait aussi bien la science que le bon sens, qui s'accordaient pour rejeter le rêve dans le domaine de l'absurde, de l'irrationnel ou de l'insignifiant. Comment d'ailleurs trouver l'unité de ce phénomène aussi divers que déconcertant puisqu'il y a des rêves longs, d'autres très courts, des rêves cohérents et clairs, d'autres inintelligibles ? Mais, pour Freud, la diversité ou la confusion des rêves ne sauraient être une objection suffisante pour les exclure de la recherche scientifique. Ce qui fait la science, c'est la méthode, non l'objet. Il faut admettre les traits du rêve tels qu'il sont, et les analyser sans mysticisme.

Technique de l'interprétation

Pour interpréter un acte manqué (oubli, lapsus) on avait demandé à l'auteur de cet acte manqué comment il en était venu à oublier ce mot, à prononcer tel mot à la place de tel autre. On procède de la même façon pour le rêve : on demande au rêveur ce que ce rêve évoque pour [36] lui spontanément. Mais un rêve se distingue d'un acte manqué par la multiplicité de ses éléments. Aussi la technique d'interprétation consiste-t-elle à *décomposer* le rêve en tous ses éléments. Chacun d'entre eux devra être soumis à l'analyse séparément. Par exemple : je rêve que je voyage en avion, que je me trouve assis à côté d'un ami qui me raconte une histoire etc. Il faut trouver le sens de l'élément « voyage », « avion », « ami », etc., en les prenant à part et en laissant s'éveiller les images, les mots ou les idées qui surgiront *par association* autour de chaque élément. La grande règle consiste à ne surtout pas se préoccuper de savoir si les associations qui se présentent sont absurdes et déplacées, ou raisonnables et pertinentes, justes ou fausses, cohérentes ou incohérentes. Comme toujours une certaine mise en suspens du jugement, une « neutralité » est une condition nécessaire de l'accès à l'inconscient.

A ce stade, nous comprenons pourquoi il est indifférent que le rêve lui-même soit clair ou confus. Ce que l'on vise à restituer, ce n'est pas le rêve lui-même mais ce dont il est la manifestation. Aussi les souvenirs qui se trouvent suscités à propos du rêve comptent-ils davantage que son contenu explicite.

Parmi les associations d'idées qui naissent lorsqu'on analyse ses propres rêves ou ceux des autres, on est tenté de choisir, d'en rejeter une partie comme étant déraisonnable, sans rapport avec le rêve, ou désagréable à exprimer. Or,

l'expérience de la psychanalyse révèle que ce sont précisément les idées qu'on voudrait ainsi rejeter, refouler, qui sont toujours les plus proches de la vérité inconsciente à découvrir. Pour Freud, qui croit à un déterminisme psychologique, toutes les associations sont rigoureusement déterminées, commandées par l'inconscient.

La réaction qui consiste à rejeter une partie des idées qui viennent est une réaction qui a ses motifs inconscients et que Freud appelle la *résistance*. La résistance nous pousse à échafauder des arguments pour démontrer l'absurdité des explications concernant les rêves. Cette résistance plus ou moins consciente qui s'oppose à toute manifestation de l'inconscient est l'effet de la censure.

Fonction du rêve : *le rêve est le gardien du sommeil*

Pour Freud, le rêve n'a pas seulement un sens dans la vie psychique, mais d'abord il a une fonction proprement physiologique. Il y a de toute évidence un rapport entre le rêve et le sommeil. Avant la psychanalyse, on ne pensait pas que le rêve pût avoir une fonction, un rôle à jouer vis-à-vis du sommeil. Freud est le premier à formuler l'hypothèse selon laquelle le rêve sert à *protéger* le sommeil contre toutes les excitations qui tendraient à l'interrompre. Les excitations les plus fortes sont les excitations intérieures, et surtout celles qui viennent des désirs insatisfaits, car pour Freud, nos désirs ne s'endorment pas en même temps que notre conscience. Les rêves servent en quelque sorte à faire écran à toutes les perturbations. Mais le rêve transforme toute perturbation en lui faisant jouer un rôle dans une sorte de petite scène. Ainsi celui qui dans son rêve voit tomber une pile d'assiettes, se réveille et entend alors sonner son réveil. Aussi Freud peut-il écrire : « Tous les rêves sont des rêves de commodité, faits pour nous permettre de continuer à dormir. *Le rêve est le gardien du sommeil et non son perturbateur*⁴. » Tout rêve provient donc d'abord du besoin de dormir.

Sens du rêve : *il est la réalisation (plus ou moins déguisée) d'un désir refoulé*

Lorsqu'on analyse les rêves, on s'aperçoit que derrière toutes les traces de souvenirs qu'ils remuent, se tient un désir caché, qui est le plus souvent étranger à la vie éveillée du rêveur. C'est dans le cas des rêves d'enfants que le sens du rêve apparaît le plus clairement. Il n'est pas nécessaire d'appliquer une technique quelconque, il est inutile d'interroger l'enfant : le rêve se trouve *toujours* expliqué de lui-même par un événement qui a eu [38] lieu la veille. Exemple : une petite fille vient de faire son premier voyage en mer, elle est si

⁴ *L'interprétation des rêves*, P.U.F., p. 205.

heureuse qu'elle pleure au moment de quitter le bateau ; la nuit suivante, elle rêve qu'elle a voyagé en mer. Les rêves d'enfants ne subissent aucune déformation. Ils apportent la réalisation directe, quoique hallucinatoire, d'un désir.

Chez les adultes, au contraire, il faut introduire une importante distinction entre d'un côté le « *contenu manifeste du rêve* », c'est-à-dire « ce que le rêve nous raconte », l'histoire ou la scène qui se déroule, et de l'autre côté ce que Freud appelle les « *idées latentes du rêve* », c'est-à-dire « ce qui est caché », le sens véritable (p. 106). Les désirs qui ne sont pas acceptés tels quels à cause de la censure figurent dans le rêve sous toutes sortes de déguisements.

Pour comprendre le lien entre le contenu manifeste d'un rêve et les idées latentes, il faut saisir le mécanisme des déformations, des transformations auxquelles l'inconscient travaille. Freud appelle ce travail l'élaboration du rêve.

L'élaboration du rêve

Il s'agit de définir pour ainsi dire le secret de fabrication qui vaut pour tout rêve. Par le travestissement les désirs revêtent une sorte de masque qui fait qu'ils peuvent franchir sans se faire arrêter le barrage de la censure. C'est comme si quelqu'un, à qui l'entrée d'un pays est interdite, prenait un faux passeport, se donnait une fausse identité, mettait une moustache ou teignait ses cheveux pour ne pas se faire reconnaître. Les désirs censurés sont ceux que le rêveur dans son jugement de l'état de veille rejeterait comme indécentes et répréhensibles du point de vue moral, esthétique et social. La censure est en nous une instance critique, d'interdiction, formée par l'éducation que nous avons reçue et les règles morales qui nous ont été apprises. On voit ici que Freud ne porte de jugement moral ni pour ni contre les désirs censurés. Il se contente de constater que ces désirs sont considérés comme mauvais *du point de vue de la censure*. [39] Mais il ajoute que le moi du rêveur est caractérisé en général par « un égoïsme sans bornes et sans scrupules ». « Il n'est d'ailleurs pas de rêve dans lequel le moi du rêveur ne joue le principal rôle ». D'autre part il remarque la libération dans le rêve d'un instinct sexuel qui ne connaît pas de limites, qui choisit même de préférence les objets défendus, commet l'inceste sous toutes ses formes. Enfin l'inconscient exprime une agressivité, une haine et des désirs de vengeance très violents contre les personnes les plus aimées dans la vie.

Les désirs refoulés – des plus récents jusqu'à ceux de l'enfance, que l'inconscient n'oublie jamais – sont à la source des rêves. Le sommeil ayant diminué la force de la censure, les désirs surgissent de l'inconscient et deviennent pour ainsi dire indépendants. Le matériau qu'ils rencontrent le plus immédiatement en arrivant dans le préconscient, ce sont les souvenirs du jour précédent. Les désirs refoulés s'emparent des restes de la veille, ils les remanient et s'en font une étoffe. C'est une loi générale que dans tout rêve on trouve un élément par lequel il se rattache à une impression de la veille. Mais Freud

montre qu'un désir conscient, par exemple un problème non résolu, un souci pénible de la veille, ne peut provoquer un rêve que lorsqu'il se trouve associé à un désir inconscient qu'il a réveillé et qui le renforce. Seul le désir inconscient provoque le rêve. Ainsi *il n'y a pas de rêves insignifiants*. Tous les rêves traduisent profondément l'inconscient. Le plus souvent ce sont les plus indifférents des restes diurnes (des souvenirs sans importance et qui n'ont pas le caractère de désirs) dont les désirs se servent comme de couverture pour former le contenu manifeste du rêve : c'est toujours pour échapper au contrôle de la censure. De toutes les façons, l'élaboration du rêve tend à donner une apparence inoffensive aux restes utilisés et à rendre l'expression du rêve aussi anodine que possible pour faciliter le passage des désirs.

Mais quels sont les procédés utilisés par l'inconscient dans cette élaboration ?

Le travail du rêve : *condensation ; déplacement ; figuration ;
élaboration secondaire*

[40] D'abord, la *condensation*. Le travail du rêve effectue une sorte de compression qui fait qu'un petit nombre d'images du contenu objectif évoque une diversité beaucoup plus grande d'idées latentes. On voit ainsi le rêve présenter sur une même personne des traits appartenant à plusieurs personnes. Autre exemple : la mer signifie à la fois l'élément marin et la mère.

Un autre procédé, c'est le *déplacement*. Nous y avons déjà fait allusion. Il s'agit d'une opération de substitution par laquelle l'intérêt est déplacé des pensées importantes à des éléments indifférents. Ce qui est extérieur et accessoire est placé au centre, et inversement. La possibilité d'un tel transfert repose sur le fait que l'énergie psychique inconsciente n'est pas retenue par les contraintes et les séparations logiques : elle peut glisser librement des représentations importantes aux représentations insignifiantes, ce qui semblerait constituer pour la pensée consciente une faute de raisonnement. Grâce au déplacement, le désir se donne des équivalents symboliques, se transpose dans des images, s'exprime par des allusions, toujours pour échapper à la surveillance de la censure.

Remarquons que les deux procédés dont se sert l'inconscient sont des structures du langage qui portent un nom dans la rhétorique et la stylistique : la condensation est une métonymie (la partie exprime le tout, comme lorsqu'on dit « la voile » pour « le navire », ou « prendre le volant », pour « partir en voiture ») ; le déplacement est une métaphore (une idée abstraite, comme par exemple « devancer ses concurrents » qui est remplacé par une image sportive, « toucher le premier le poteau »).

La *figuration*, la forme la plus importante du travail d'élaboration, « consiste en une transformation d'idées en images visuelles » (p. 159). Il s'agit d'une sorte de mise en scène ou de dramatisation, ou, comme le dit Freud, [41] d'un travail semblable à la transposition d'un article de fond politique en une série d'illustrations. Or, dans cette transposition, certains éléments logiques du texte (des liaisons comme « parce que ») ne pourront pas être traduits en images. D'autre part, l'inconscient ne connaissant pas les catégories d'opposition et de contradiction, le rêve ignore le « non ». Il réunit souvent les contraires en un même objet. La seule relation logique que connaisse cette pensée du rêve, c'est la ressemblance, l'assimilation, le « de même que, de même ».

Enfin le quatrième procédé, l'*élaboration secondaire*, est l'œuvre du conscient. En effet la conscience qui perçoit le rêve, cherche, après coup, à lui trouver une cohérence et une unité. A cet effet, il comble les lacunes, atténue les illogismes pour obtenir une « façade » harmonieuse. Ainsi le rêve perd quelque peu de son apparence d'absurdité.

Cependant le travail d'élaboration ne fait pas tout. Il ne peut fabriquer un discours ni faire un calcul. Ce sont là en général des éléments (calculs, discours) entendus ou faits la veille et simplement rapportés. Condenser, déplacer, effectuer une représentation plastique, telles sont les activités psychiques qui nous révèlent directement le fonctionnement de l'inconscient.

L'élaboration faite sous la pression de la censure n'est pas la seule explication de la déformation du rêve. A la suite de multiples analyses, Freud est parvenu à mettre en évidence un nombre considérable de traductions constantes et invariables des désirs dans leurs principaux symboles.

Le symbolisme des rêves

Un symbole est ici en effet un rapport constant, et donc indépendant de tel ou tel contexte individuel, entre la pensée inconsciente et sa manifestation dans le rêve. Ce rapport est un rapport de comparaison. Il n'y a que très peu d'objets ou de situations qui trouvent dans le rêve une représentation symbolique. Ce sont le corps [42] humain, les parents, enfants, frères, sœurs, la naissance, la mort, la nudité. Les parents sont symbolisés par le *roi* et la *reine* ; les enfants, frères et sœurs, sont représentés plus cruellement par de *petits animaux* ou de la *vermine*. Tout ce qui a trait à l'*eau* symbolise la naissance. La *mort* imminente est remplacée par le *départ*, ou par un *voyage en chemin de fer* ; la nudité par des *habits* ou *uniformes*.

Mais c'est dans le domaine de la vie sexuelle que le symbolisme est le plus riche et le plus varié. « La majeure partie des symboles dans le rêve sont des symboles sexuels » (p. 138). L'organe sexuel de l'homme a un très grand nombre de symboles : d'abord les substitutions symboliques qui lui ressemblent par la forme (*serpents, poissons, tiges, arbres, parapluies*, etc.) ; ensuite les

objets qui ont en commun avec le pénis de pouvoir pénétrer, voire blesser (*lames, sabres, couteaux*, mais aussi *armes à feu*, telles que *fusils* et *revolvers*). Dans les cauchemars de jeunes filles on trouve souvent une poursuite par un homme armé d'un couteau ou d'un revolver. Les rêves de *vol* en général symbolisent l'érection ou l'excitation sexuelle. L'organe génital de la femme a aussi un grand nombre de symboles : ce sont les objets qui forment une cavité dans laquelle quelque chose peut être logé, objets tels que *mines, fosses, cavernes, vases, bouteilles, boîtes de toutes formes, coffres*, surtout *coffrets à bijoux, caisses, poches*.

L'union sexuelle elle-même est symbolisée par toutes sortes de *jeux*, en particulier le *jeu de piano*, mais également par des mouvements rythmiques tels que la *danse*, l'*équitation*, ainsi que des accidents violents, comme par exemple le fait d'*être écrasé par une voiture* ! Le *glissement*, l'*arrachage d'une branche* sont des représentations de la masturbation. L'*extraction d'une dent* est un symbole de la castration (voir chapitre suivant).

Bien d'autres symboles sont répertoriés par Freud, principalement dans son grand ouvrage sur l'*Interprétation des rêves*.

Ainsi, la symbolisation aide à déguiser le désir, à rendre le contenu manifeste mystérieux et incompréhensible.

Exemples de rêves avec leur analyse

[43] Freud insiste sur le fait que contrairement à une erreur répandue tous les rêves n'ont pas pour la psychanalyse une signification sexuelle. Certains rêves traduisent des besoins très simples, la faim, la soif, d'autres le désir de voyage, le besoin de liberté, etc. *Ce sont surtout les rêves très déformés qui servent à l'expression de désirs sexuels.*

- Une jeune femme rêve qu' « *elle traverse le salon de son appartement et se cogne la tête contre le lustre. Il en résulte une plaie saignante* ». Les questions font surgir une association curieuse : « une tête nue comme un derrière ». Le symbole « lustre » désigne l'organe sexuel masculin. Ainsi la jeune fille exprime dans son rêve la croyance que les rapports sexuels provoquent des hémorragies (les règles) (p. 176).

- La même jeune fille « *se tient devant le tiroir de son bureau dont le contenu lui est tellement familier qu'elle s'aperçoit aussitôt de la moindre intervention d'une main étrangère*. Le tiroir du bureau est, comme tout tiroir, boîte ou caisse, la représentation symbolique de l'organe sexuel de la femme. Elle sait que les traces de rapports sexuels (et, comme elle le croit, de l'attouchement) sont faciles à reconnaître et elle avait longtemps redouté cette épreuve » (p. 176).

- « *Un jeune homme voyage en chemin de fer. Le train s'arrête en pleine campagne. Il pense qu'il s'agit d'un accident, qu'il faut songer à se sauver,*

traverse tous les compartiments du train et tue tous ceux qu'il rencontre conducteur, mécanicien, etc.

A cela se rattache le souvenir d'un récit fait par un ami. Sur un chemin de fer italien on transportait un fou dans un compartiment réservé, mais par mégarde on avait laissé entrer un voyageur dans le même compartiment. Le fou tua le voyageur. Le rêveur s'identifie donc avec le fou et justifie son acte par la représentation obsédante, qui le tourmente de temps à autre, qu'il doit « supprimer tous les témoins ». Mais il trouve ensuite une meilleure motivation qui forme le point de [44] départ du rêve. Il a revu la veille au théâtre la jeune fille qu'il devait épouser, mais dont il s'était détaché parce qu'elle le rendait jaloux. Vu l'intensité que peut atteindre chez lui la jalousie, il serait réellement devenu fou s'il avait épousé cette jeune fille. Cela signifie : il la considère comme si peu sûre qu'il aurait été obligé de tuer tous ceux qu'il aurait trouvés sur son chemin, car il eût été jaloux de tout le monde... Le fait de traverser une série de pièces (ici de compartiments) est le symbole du mariage.

A propos de l'arrêt du train en pleine campagne et de la peur d'un accident, il nous raconte qu'un jour où il voyageait réellement en chemin de fer, le train s'était subitement arrêté entre deux stations. Une jeune dame qui se trouvait à côté de lui déclare qu'il va probablement se produire une collision avec un autre train et que dans ce cas la première précaution à prendre est de lever les jambes en l'air. Ces « jambes en l'air » ont aussi joué un rôle dans les nombreuses promenades et excursions à la campagne qu'il fit avec la jeune fille au temps heureux de leurs premières amours. Nouvelle preuve qu'il faudrait qu'il fût fou pour l'épouser à présent. Et pourtant la connaissance que j'avais de la situation me permet d'affirmer que le désir de commettre cette folie n'en persistait pas moins chez lui » (p. 182-183).

Une objection : les cauchemars

La principale objection à la théorie freudienne du rêve-réalisation de désirs est celle-ci : comment expliquer ces rêves à contenu pénible, notamment les *cauchemars* ?

Il faut d'abord distinguer les désirs latents (les vrais) des désirs réalisés dans le rêve manifeste, comme le montre un exemple que nous empruntons à l'*Interprétation des rêves* (p. 133). Une dame rêve que voulant donner un dîner, elle ne peut faire des achats parce que c'est dimanche, ni téléphoner aux commerçants parce que son téléphone est en panne. Elle éprouve le sentiment pénible de devoir renoncer à son projet. Or l'analyse [45] établit qu'une amie qui aurait dû être invitée à ce dîner est très appréciée par le mari de la dame qui a fait ce rêve. Or cette amie est maigre et mince, et son mari aime les femmes bien en chair. La dame plutôt que de voir sa rivale bien nourrie, et encore plus séduisante pour son mari, préfère ne pas pouvoir donner de dîner. Certains rêves

peuvent réaliser des désirs anciens disparus de la conscience mais que l'inconscient a retenus. Une mère rêve que sa fille âgée de quinze ans, qu'elle aime beaucoup, est étendue morte dans un cercueil. Elle avait, avant la naissance de l'enfant, désiré se faire avorter : le rêve réalisait un très ancien désir, complètement dépassé à présent.

Deuxième explication : on constate souvent que le cauchemar est la réalisation franche non déformée d'un désir refoulé. La présence de l'angoisse (dont on verra au chapitre 6 le sens profond) qu'on éprouve dans le cauchemar est l'angoisse devant la force des désirs qui ont franchi la censure. « L'angoisse qui accompagne cette réalisation, prend la place de la censure » (p. 201). Ce qui vaut pour les cauchemars sans déformation vaut aussi pour ceux qui ont subi une déformation partielle. En général, le cauchemar provoque le réveil ; le sommeil est interrompu avant que le désir refoulé ait pu se réaliser, en dépit de la censure. Le rêve a ici échoué dans sa fonction de gardien du sommeil : le veilleur de nuit, incapable de dominer à lui seul l'élément perturbateur, préfère réveiller le dormeur.

Ainsi Freud montre que le cauchemar ne contredit pas sa théorie.

Rêve, inconscient, névrose

En conclusion, le rêve a révélé une des caractéristiques essentielles de la pensée inconsciente, à savoir ce que Freud appelle dans la *Métapsychologie* (p. 129) une « grande mobilité d'investissement » de l'énergie psychique. Grâce au processus du *déplacement*, une représentation peut passer sa charge psychique à une autre, et [46] grâce au processus de condensation, elle peut s'emparer de la charge de plusieurs autres. Ces processus expliquent la ressemblance entre le rêve et le jeu de mots. Freud cite deux exemples (p. 220 et 221). Une jeune fille qui a perdu son père, le voit en rêve annoncer l'heure qu'il est tous les quarts d'heure. Elle explique elle-même ce rêve comme exprimant le souci de ponctualité de son père. Mais elle se rappelle aussi avoir assisté la veille à une conversation sur la psychologie dans laquelle l'un de ses parents avait dit : « L'homme primitif (der Urmensch) survit en nous tous. » Elle fit alors survivre son père en rêve comme l'*Uhrmensch*, ce qui veut dire l'« homme de l'heure » ! Il y a là déplacement et condensation. Autre exemple : un rêve qu'aurait fait Alexandre le Grand. Alors qu'il assiégeait la ville de Tyr, il rêva d'un satyre dansant. Un devin traduisit le rêve en décomposant le mot « satyros » : sa - Tyros (= Tyr est à toi). Et le roi finit par conquérir la ville de Tyr.

Par ailleurs, les processus inconscients sont en dehors du temps. Ils ne se soumettent pas à l'ordre chronologique : les impressions et les désirs d'enfance peuvent provoquer des rêves d'adulte. Les événements passés subsistent intacts : ainsi la dame qui rêve de la mort de sa fille. Enfin, comme on l'a vu, l'inconscient ne connaît ni contradiction, ni doute, ni négation.

Enfin, le rêve remplace la réalité extérieure par la réalité psychique, celle de l'inconscient. Celui-ci poursuit inlassablement la réalisation des désirs et se trouve régi exclusivement par le principe de plaisir. Le rêve représente une « altération (passagère) des rapports existant normalement entre les différentes forces de la vie psychique » (p. 224). La censure, qui maintient le refoulement, est débordée ou vaincue. L'hallucination remplace la réalité extérieure. L'angoisse est menaçante. Or une telle définition (le bouleversement de l'équilibre des rapports entre les principales forces psychiques) convient également à la névrose. Mais pour aborder ce nouveau champ il va falloir tenir compte des découvertes psychanalytiques concernant l'évolution sexuelle de l'homme.

5. – La vie sexuelle

[47] On ne comprend en effet l'idée fondamentale de Freud selon laquelle les symptômes névrotiques jouent le rôle de *satisfactions substitutives des désirs sexuels refoulés* que si l'on se souvient du sens de la fonction sexuelle qui n'est « ni purement psychique ni purement physique » (p. 365). La sexualité, comme on l'a vu, est une totalité dynamique qui pénètre l'être humain tout entier et qui intègre tous les éléments dont on peut le composer. Elle ne se limite ni à la fonction de reproduction, ni à la jouissance tirée des organes génitaux dans le coït, ni aux différences séparant les sexes, ni aux caractères d'indécence ou de secret que la culture attache à ce qui est sexuel.

La psychanalyse en trouve la preuve dans l'existence de pratiques sexuelles dites perverses par rapport à la sexualité normale. Ainsi n'éprouver du désir que pour les personnes de son propre sexe, c'est une perversion, sans que ce mot implique chez Freud la moindre réprobation morale (c'est une déviation par rapport à la norme sexuelle). Mais on ne peut pas dire que les perversions n'appartiennent pas à la vie sexuelle. Et pourtant la fonction de reproduction, le but normal de la sexualité, à savoir le coït hétérosexuel, n'entrent pas dans leur définition.

Les perversions

[48] Ce qui caractérise en effet toutes les perversions, c'est qu'elles refusent et fuient le but essentiel de la sexualité, c'est-à-dire l'accouplement des organes génitaux de sexe opposé et ont bien entendu renoncé à la procréation. Une semblable définition élargit extraordinairement le domaine de la perversion, puisqu'une activité sexuelle est considérée comme perverse lorsqu'elle recherche le plaisir par un autre moyen que par les organes sexuels du partenaire de sexe opposé. Mais dans ce cas, qui n'est pas pervers ? Le baiser en effet entre dans cette définition de la perversion. C'est pourquoi Freud admet que la sexualité est fondamentalement et primitivement perverse : elle ne devient normale qu'à la suite de refoulements et d'inhibitions qui se produisent au cours de son développement. L'origine des perversions remonte à la sexualité infantile qui est nécessairement perverse, dans la mesure où le but sexuel échappe à l'enfant. On trouve déjà toutes les possibilités de perversion chez l'enfant. Mais chez l'enfant, il y a perversion en sens large, théorique et général, comme lorsqu'on y range le baiser. Les véritables perversions sont des déviations morbides où toute vie sexuelle normale est écartée.

Freud distingue les perversions qui se rapportent à l'*objet sexuel*, c'est-à-dire à la personne exerçant un attrait sexuel, et celles qui se rapportent au *but sexuel*, à la nature de l'acte qui remplace le coït hétérosexuel (p. 285). La plus

importante des perversions qui concernent l'objet sexuel, c'est l'homosexualité. La psychanalyse montre que l'homosexualité se forme le plus souvent dans la petite enfance. L'enfant a éprouvé un vif attachement érotique vis-à-vis de sa mère, qui est soit une femme virile, soit une femme seule, le père étant absent. Cet amour pour la mère est refoulé, et le petit garçon va prendre ensuite sa propre personne comme l'idéal de ses choix amoureux. Il veut en effet aimer quelqu'un comme lui-même, un jeune garçon comme celui que sa mère a aimé. Il s'identifie à sa mère. Il fuit les femmes qui pourraient le rendre infidèle à elle. Excepté le choix [49] de l'objet, les homosexuels se comportent envers l'être aimé sensiblement de la même façon que les hétérosexuels.

Il en va tout autrement des pervers qui dévient quant au *but sexuel*. Pour l'homme normal, la sexualité de l'objet aimé ne se limite pas aux parties génitales, elle s'étend au corps entier. Tous les organes du corps, outre leur fonction normale, peuvent jouer un rôle sexuel « érogène » (p. 288). Mais ce rôle n'est pas dominant, c'est-à-dire que l'homme normal ne s'arrête pas exclusivement à telle ou telle partie du corps de l'être aimé en refusant le contact avec les organes génitaux. Or, les pervers non seulement remplacent le vagin par la bouche ou par l'anus, mais encore par une autre partie du corps (le pied, le sein, les cheveux), ou même par un objet inanimé qui touche de près l'être aimé ou son sexe (chaussures, sous-vêtements). Cela s'appelle le *fétichisme*. Il y a une part de fétichisme dans l'amour normal ; c'est une forme de préparation à l'acte sexuel. Mais il y a perversion lorsque le fétiche se détache de la personne et devient à lui seul le but sexuel.

Il y a perversion encore chez ceux qui s'en tiennent aux actes préliminaires à l'union sexuelle (caresses, inspection, etc.). Le besoin de regarder, de toucher devient pervers lorsqu'il constitue *un but indépendant de l'acte sexuel* et détourne de lui ; également, lorsque ce besoin se limite aux parties génitales. Tel est le cas des *voyeurs* et des *exhibitionnistes*.

Le *sadisme* est la perversion de ceux qui ne peuvent éprouver le plaisir qu'à condition d'infliger à leur partenaire des souffrances de toutes sortes, morales et physiques, depuis l'humiliation jusqu'aux lésions corporelles. Le *masochisme* consiste par contre à trouver son plaisir dans le fait de recevoir de l'être aimé humiliations et souffrances. Mais le masochisme n'est pas le simple contraire du sadisme. Souvent en effet le sadique éprouve de la volupté à prendre la place de la victime.

L'existence même des perversions prouve que le champ de la sexualité dépasse largement les fonctions de procréation et la maturité sexuelle. Ce champ englobe [50] la période infantile qui seule permet d'expliquer aussi bien la perversion et la névrose que la vie sexuelle normale.

Les stades de la sexualité infantile

Ceux-ci sont tous marqués par la perversion, c'est-à-dire par une activité sexuelle non tournée vers la procréation.

L'observation du nourrisson montre que son principal sinon son unique intérêt se porte sur l'absorption de la nourriture. L'action de sucer n'importe quel objet lui procure une satisfaction béate. Cette sensation de plaisir à la zone buccale constitue la première manifestation de sexualité perverse. La succion est d'abord une manière de satisfaire un besoin, elle devient ensuite un moyen de se procurer du plaisir, de satisfaire sa libido. La bouche devient *zone érogène*. « L'acte qui consiste à sucer le sein maternel devient le point de départ de toute la vie sexuelle, l'idéal jamais atteint de toute satisfaction sexuelle ultérieure, idéal auquel l'imagination aspire dans des moments de grand besoin et de grande privation » (p. 294). Le sein maternel, premier objet à sucer qui forme « le premier objet de l'instinct sexuel », détermine en grande partie tous les choix ultérieurs d'objets sexuels, y compris chez les pervers. Il trouve d'innombrables substituts dans l'imagination humaine. Mais le sein de sa mère n'étant pas toujours disponible, l'enfant le remplace par certaines parties de son corps : il suce son pouce ! L'enfant d'une façon générale trouve une satisfaction sexuelle à son propre corps, son attitude est *auto-érotique*. Tel est le *stade oral* ; il s'étend de la naissance au sevrage.

Le second moment du développement de la sexualité infantile se rattache aux besoins non plus de nourriture, mais d'évacuation (urination et défécation)... « L'élimination de l'urine et du contenu intestinal est pour le nourrisson une source de jouissance et il s'efforce bientôt d'organiser ces actions de façon qu'elles lui procurent [51] le maximum de plaisir, grâce à des excitations correspondantes des zones érogènes des muqueuses » (p. 294). Or la société, la mère interdisent à l'enfant de se débarrasser de ses excréments quand et comme il veut. L'enfant apprend à contrôler ses excréments et à les émettre au moment où le parent le lui demande. Il découvre ainsi son pouvoir propre. Il peut récompenser sa mère ou non. Et ce « cadeau » qu'il lui fera sera assimilé plus tard, lorsque l'éducation lui aura enlevé la fierté qu'il attache à ces fonctions, à tous les autres cadeaux qu'il pourra faire, à l'argent, qu'il pourra donner ou conserver pour lui. Certains traits de caractère, comme l'entêtement, l'avarice, l'esprit d'ordre, dérivent de cette organisation anale. A cette même époque (entre 1 et 3 ans) se développe une tendance à la domination et à la cruauté. C'est le *stade sadique-anal*. C'est par une fixation de la libido à ce stade que s'expliquent les perversions sadiques et masochistes chez l'adulte ainsi que l'intérêt libidinal exclusif pour l'orifice anal dans l'acte sexuel au détriment du vagin. L'existence de celui-ci n'est pas connue chez le garçon à l'âge de la fixation infantile qui restera vivace chez les pervers.

Mais l'érotisme anal n'est pas exclusif. La vie sexuelle de l'enfant comporte une série de tendances partielles et indépendantes les unes des autres, qui font servir à la jouissance tantôt certaines parties du corps, tantôt des objets extérieurs. Très tôt l'enfant découvre le plaisir qu'il peut tirer de ses organes

sexuels. Cet onanisme d'abord inconscient de la petite enfance se maintient, grâce à l'*auto-érotisme*, souvent bien au-delà de la puberté.

Le complexe de castration

Une autre caractéristique de la sexualité infantile qui joue un rôle important dans la formation des névroses est la curiosité sexuelle, qui est très vive, parfois avant la troisième année. L'enfant ignore longtemps les différences qui séparent les sexes. Il attribue, surtout le petit garçon, les mêmes organes génitaux, ceux du sexe masculin, [52] aux deux sexes. Quant il découvre l'absence du pénis chez la fillette, il pense que seul un acte de violence a pu la priver d'un organe auquel il confère une telle importance. Il se souvient de certaines menaces qui lui ont été adressées lorsqu'il portait trop d'attention à son petit membre. Il redoute de subir le même châtiment. D'où le « complexe de castration », qui exerce une grande influence sur le caractère de l'homme normal comme du névrosé. Par *complexe* Freud désigne un ensemble de représentations à forte valeur affective lié aux relations interpersonnelles dans l'histoire de l'enfant. Un complexe peut structurer tous les niveaux psychologiques, depuis les émotions jusqu'aux conduites organisées. Le petit garçon une fois convaincu que la femme n'a jamais possédé de pénis peut en concevoir un mépris pour l'autre sexe qui est parfois durable. Quant à la petite fille, elle envie le garçon de posséder cet organe. D'où le désir chez elle d'être un homme... « Ce désir se trouve plus tard impliqué dans la névrose provoquée par les échecs qu'elle a éprouvés dans l'accomplissement de sa mission de femme » (p. 297). Le clitoris joue d'ailleurs chez la petite fille le rôle du pénis.

La plupart de ces événements psychiques d'enfance seront oubliés à la faveur d'une période d'arrêt dans le développement sexuel qui se situe entre la sixième et la huitième année : la période de latence. Freud pense que la raison de cet oubli ou *amnésie infantile* réside dans le refoulement.

Le complexe d'Œdipe

Le stade qui précède immédiatement la période de latence, le stade phallique, est marqué par un événement d'une importance capitale : le *complexe d'Œdipe*. La psychanalyse parle de *stade phallique* pour désigner ce moment où le désintérêt pour les matières fécales et la fonction anale est accepté et où l'intérêt se concentre sur la zone érogène qu'est le pénis. On constate chez l'enfant la masturbation, et l'érection chez le petit garçon. [53] Mais dans le complexe d'Œdipe ce n'est pas l'instinct sexuel mais l'amour qui occupe le premier plan. Les éléments sensuels ou corporels de la libido sont plus ou moins refoulés. Le petit garçon est amoureux de sa mère et par jalousie déteste son

père. Il aspire à la posséder pour lui tout seul, se réjouissant de l'absence de son père, boudant quand il le voit témoigner à sa mère quelque tendresse. Il exprime souvent de tels sentiments à haute voix ; il promet à sa mère de l'épouser ; il insiste pour dormir à côté d'elle, pour assister à sa toilette... « La nature érotique de l'attachement à la mère paraît hors de doute » (p. 313). Pourquoi ? Parce que la mère en prodiguant les mêmes soins à la petite fille n'obtient pas de semblables effets. D'autre part, l'argument suivant lequel le petit garçon serait poussé non par la sexualité mais par l'égoïsme ne suffit pas à expliquer un tel attachement. En effet l'enfant pourrait obtenir davantage, du seul point de vue égoïste, s'il s'attachait aux deux parents plutôt qu'à un seul. Au contraire le petit garçon ne manifeste pas les mêmes sentiments tendres à l'égard de son père. Il voudrait plutôt l'éliminer comme un concurrent encombrant. Mais quelquefois on voit des petits garçons faire preuve de beaucoup de tendresse à l'égard de leur père. C'est là ce que Freud appelle l'*ambivalence*, c'est-à-dire la coexistence d'attitudes sentimentales opposées, amicales et hostiles (amour/haine, tendresse/antipathie) envers une même personne. Ces attitudes opposées entreraient en conflit chez l'adulte, mais elles se concilient chez l'enfant de même que dans l'inconscient. On retrouve ainsi chez l'enfant la logique du rêve.

L'attitude de la petite fille est, à quelques modifications près (elle s'éloigne moins de la mère que le garçon du père), absolument identique.

Le complexe d'Œdipe peut devenir un « complexe familial » lors de la venue de nouveaux frères ou sœurs, qui semblent capter toute l'attention de la mère ou du père. En effet l'enfant éprouve le sentiment d'être délaissé, en tout cas rejeté au second plan. Sa jalousie va jusqu'au désir ouvertement exprimé de voir disparaître l'intrus. Si par hasard ce souhait se réalise, ou même s'il ne se [54] réalise pas, l'enfant devenu adulte en garde souvent un sentiment profond de culpabilité. Mais il y a bien d'autres formes du complexe familial : on voit la petite fille par exemple substituer son frère aîné à son père ou substituer sa sœur plus jeune à l'enfant qu'elle aurait souhaité du père.

Sexualité infantile, névrose et conscience morale

Le complexe d'Œdipe et la façon dont il est refoulé déterminent l'évolution sentimentale et morale de l'homme normal aussi bien que les sentiments de culpabilité et de remords d'une partie des névrosés. « Le *complexe d'Œdipe* peut être considéré comme le noyau des névroses » (p. 317). L'individu cherchera, plus ou moins, dans ses choix amoureux de l'âge mûr à retrouver le rapport amoureux infantile avec le père ou la mère. A partir de la phase de latence l'homme se trouve confronté à la grande tâche qui consiste à se détacher de ses parents. Le fils doit se détacher de sa mère, reporter ses désirs sur des objets extérieurs et se réconcilier avec le père. Les névrosés sont ceux qui échouent

dans cette tâche : le fils qui reste incapable de reporter sa libido sur un objet sexuel étranger, incapable de se libérer de l'autorité du père ; la jeune fille trop longtemps fixée à sa famille.

Mais du complexe d'Œdipe va résulter encore un fait d'une extrême importance : la création du *moi idéal* (que Freud appellera *surmoi* après 1920), c'est-à-dire de la conscience morale. Il existe en chacun de nous au-dessus du moi réel un moi idéal (p. 405) qui juge et impose des obligations. Or ce moi idéal, selon Freud, n'est possible qu'à la suite du refoulement du complexe d'Œdipe. Le petit enfant se libérant de ce complexe s'identifie à ses parents, il les intègre à lui-même ou plutôt intègre à lui-même les règles morales que ses parents l'ont d'abord obligé à suivre. L'enfant, primitivement amoral, perçoit d'abord en effet la moralité, les règles de conduite, [55] comme liées aux récompenses et aux punitions qui équivalent pour lui à un don ou à un retrait d'affection. D'abord il a peur des punitions, plus tard sa conscience morale ou le moi idéal aura peur de la faute. Le processus qui permet le passage à la moralité est donc lié à l'*identification* aux parents, c'est-à-dire l'imitation des parents, l'assimilation du moi au moi des parents. C'est une manière pour l'enfant de posséder idéalement le parent qu'il désire ; il remplace par l'identification le désir d'une possession physique jugée impossible ou moralement condamnée. En d'autres termes, l'enfant *intériorise* la loi des parents.

D'une façon générale, la vie sexuelle de l'enfant est remplie de déceptions et d'échecs : son attachement au parent aimé est toujours compromis par la jalousie soit envers l'autre parent soit envers un frère ou une sœur ; la peur de la castration ou des punitions pèse sur les actes de masturbation ; en grandissant, il découvre qu'il existe d'autres idoles que ses parents, l'éducateur, l'ami.

Le narcissisme

La libido n'est pas à l'origine tournée exclusivement vers d'autres êtres, comme le père ou la mère. L'enfant prend aussi son propre moi comme objet d'amour : c'est la tendance que Freud a appelée le *narcissisme*. Le narcissisme désigne un déplacement de la libido vers le propre corps et la propre personne du sujet, contrairement à la libido d'objet, ou *libido objective*. Lorsque le narcissisme réapparaît, par régression, chez l'adulte et que celui-ci remplace l'objet sexuel extérieur par son propre corps, il s'agit d'une perversion. Chez l'enfant cette tendance se rattache à l'auto-érotisme normal de sa sexualité. Pour Freud, le narcissisme est antérieur à l'amour objectal : « Le narcissisme constitue l'état général et primitif d'où l'amour des objets n'est sorti qu'ultérieurement, sans amener par son apparition la disparition du narcissisme » (p. 393). Le narcissisme ne disparaît [56] jamais, il est placé au second plan, ou refoulé, chez l'homme normal. Notre libido est semblable à ces cellules protoplasmiques, qui peuvent émettre des petits prolongements, ou

pseudopodes, mais peuvent aussi se rassembler en boule. La libido normale elle-même peut revenir vers le moi. Le sommeil représente un tel état, où la libido se retire des objets et rentre dans le moi. Le dormeur reproduit ainsi, selon Freud, l'état parfaitement heureux de narcissisme absolu qui était le nôtre dans la vie intra-utérine.

Le narcissisme joue souvent un rôle dans le choix de l'objet aimé. L'amour objectal a souvent une composante narcissique : le sujet aime alors dans l'autre un autre moi qui ressemble au sien. Ou bien l'individu choisit comme objet de sa libido des personnes qui sont indispensables à la satisfaction de certains de ses besoins vitaux (p. 403).

Freud établit également un rapport entre narcissisme et homosexualité, narcissisme et paranoïa, les deux étant quelquefois liés. Les sujets atteints de démence paranoïaque, c'est-à-dire d'états comme la folie des grandeurs, le délire de persécution, ou la jalousie maniaque, ont transféré sur leur propre *moi* toute l'énergie libidinale qu'ils ont retirée des objets. Le délire de persécution, où dans la majorité des cas le persécuteur est du même sexe que le persécuté, est une façon pour le sujet de se défendre contre une tendance homosexuelle trop forte. La transformation chez ces sujets de la tendresse en haine correspond à une loi générale qui veut que toute libido refoulée et non satisfaite par un dérivatif se transforme en angoisse (p. 401).

Enfin le narcissisme fournit l'explication de cette maladie psychique qu'est la *mélancolie*. La thèse peut sembler paradoxale puisque le mélancolique loin d'être imbu de son propre moi se sent diminué et s'adresse à lui-même toutes sortes de reproches. Mais ces accusations visent en réalité une autre personne, l'objet sexuel qu'il a perdu par exemple ou celui qui l'a déçu. La psychanalyse a pu montrer que « si le mélancolique a retiré de l'objet sa libido, cet objet se trouve reporté dans le *moi*, comme projeté sur lui, à la suite d'un processus auquel [57] on peut donner le nom d'identification narcissique » (p. 404).

L'importance du narcissisme, survivance dans l'inconscient de l'amour de soi infantile, est donc considérable dans la vie psychique. Les névroses narcissiques, comme par exemple l'*hypocondrie* (les « malades imaginaires » qui sont obsédés par leur corps et leur état de santé), sont difficiles à guérir, car suivant le degré de concentration narcissique du moi sur lui-même, les conditions indispensables d'une cure, à savoir le dialogue et le transfert (cf. chapitre 7), sont irréalisables. « Dans les névroses narcissiques, la résistance est insurmontable » (p. 400).

L'étude des névroses va confirmer l'influence décisive de la vie sexuelle de l'enfant. « Lorsqu'une névrose éclate à l'une des phases ultérieures de la vie, l'analyse révèle régulièrement qu'elle n'est que la suite directe d'une névrose infantile qui, à l'époque, ne s'est peut-être manifestée que sous un aspect voilé, à l'état d'ébauche » (p. 342). Freud signale au passage l'erreur de la pédagogie qui croit pouvoir prévenir les névroses en contrôlant et en inhibant le développement sexuel de l'enfant. La surveillance sexuelle de l'enfant, la

répression de ses pratiques masturbatrices par exemple, produit l'effet inverse, elle favorise un refoulement sexuel excessif et laisse l'enfant sans défense contre le retour en force des pulsions à la puberté. C'est en fait toute l'attitude de la société et des éducateurs envers la sexualité qui serait à changer (voir *Conclusion*).

La sublimation

Il reste une autre possibilité d'évolution des pulsions sexuelles : la *sublimation*. Freud entend par là le fait que certaines pulsions de la libido sont « détournées de leurs buts sexuels et orientées vers des buts socialement supérieurs et qui n'ont plus rien de sexuel » (p. 13). La sublimation remplace la recherche du plaisir que procure l'acte sexuel par une quête plus idéalisée, [58] celle qui mène à des réalisations dans le domaine social, culturel ou artistique. En d'autres termes, les buts les plus élevés de l'humanité dérivent de buts sexuels sublimés. Comment l'individu renonce-t-il à son égoïsme et à une satisfaction strictement sexuelle ? Freud n'en explique pas le mécanisme. Mais il indique que, la société exigeant de chaque individu le sacrifice de ses instincts et de son égoïsme en vue du travail et des nécessités vitales, la plupart des hommes ont réussi à détourner une partie très considérable de leurs forces instinctives sexuelles et à les mettre au service de leur activité professionnelle.

6. – Le sens des névroses

Évolution de la libido et névrose

[59] Pour Freud, l'*étiologie* des névroses (c'est-à-dire la théorie de leurs causes) se ramène à deux cas. Ou bien les seuls événements sexuels de l'enfance ont provoqué un traumatisme suffisant pour arrêter l'évolution normale de la libido et déclencher plus tard une névrose. Ou bien l'origine de la névrose doit être cherchée dans des conflits postérieurs à l'enfance ; mais dans ce second cas, l'analyse révèle une régression à une situation infantile. Tels sont donc les deux types de dangers extrêmes qui menacent l'évolution de la libido : d'un côté l'arrêt du développement ou encore la « fixation » et de l'autre la « régression ». *Un névrosé est un individu dont le psychisme inconscient est resté ou est revenu à l'époque où ses désirs d'enfant étaient satisfaits et qui cherche à reproduire par des actes symptomatiques à valeur symbolique cette satisfaction infantile.* Les névrosés dont la libido a subi une fixation sont ceux dont la sexualité n'est jamais devenue adulte ; ceux qui sont par exemple incapables de reporter leur libido sur un objet sexuel étranger, différent de la mère ou du père (fixation à la phase œdipienne). Ceux dont la libido a subi une régression sont ceux dont les désirs, ayant rencontré des obstacles, sont revenus à des situations de satisfaction infantile (retour au narcissisme, à l'auto-érotisme, [60] retour à la situation œdipienne). Ainsi toute névrose est une maladie de la libido, une rupture d'équilibre entre la libido et le moi. « Une personne ne devient névrosée que lorsque son *moi* a perdu l'aptitude à réprimer sa libido d'une façon ou d'une autre » (p. 364). La névrose est donc aussi un échec du refoulement.

Régression et refoulement

En effet la régression est un phénomène totalement indépendant du phénomène du refoulement. *Le refoulement est un processus de la vie psychique normale* qui consiste à maintenir (surtout par la censure) certaines représentations dans l'inconscient et à préserver ainsi la solidité du *moi*. La *régression*, au contraire, s'applique uniquement à la sexualité du névrosé, elle signifie seulement le retour de la libido à des phases antérieures de son évolution. Tandis que le refoulement est un processus purement psychique, la régression est plutôt organique, somatique. Certaines névroses, comme l'hystérie, s'expliquent par une prédominance du refoulement, d'autres, comme les névroses narcissiques, par la prédominance de la régression. En effet le refoulement accompagne toujours la régression. Lorsque nous avons affaire à une régression sans refoulement, nous avons alors seulement une restitution de

la sexualité infantile, c'est-à-dire une perversion et non une névrose. C'est pourquoi *la névrose est le négatif de la perversion*. Le pervers se distingue du névrosé par le fait qu'il accepte la régression sans refoulement, donc sans symptômes. Le refoulement associé à la régression fait que l'individu se sent poussé irrésistiblement à faire des actes symptomatiques, sans savoir pourquoi il agit ainsi ; chez les sadiques, par exemple, la libido n'apparaît que sous la forme d'une impulsion obsédante tournée vers la destruction de l'objet sexuel : « Je voudrais le tuer. » Mais ce symptôme signifie sur le plan de l'inconscient : « Je voudrais jouir de lui en amour. »

La fixation de la libido et la privation

[61] La libido, chez l'homme normal, est essentiellement plastique, c'est-à-dire mobile et adaptable. Un homme peut désirer une grande variété de femmes ; les exigences préalables de la libido sont très peu précises. Ce n'est qu'une fois qu'un homme aura choisi telle ou telle femme, que son choix revêtira rétrospectivement une apparence de nécessité. Mais chez l'homme normal il n'existe aucune nécessité préalable quant à la nature de l'objet choisi. Or l'effet de la fixation est de réduire la plasticité de la libido, de limiter extrêmement le choix. La libido, étant fixée à des objets de l'enfance (la mère par exemple), n'est plus capable d'être satisfaite par aucun objet réel. C'est cette limitation extrême des objets capables de satisfaire la libido qui produit la *privation* profonde, la « *privation interne* ». Si en effet la privation existe dans tous les cas de névrose, comme le souligne Freud, seule une « *privation interne* » peut conduire à la névrose. Car ce n'est pas le fait contingent de ne pas avoir l'occasion de trouver la satisfaction sexuelle (privation externe), mais le fait de ne pas *pouvoir* trouver cette satisfaction autrement qu'à des conditions irréalisables, qui rend névrosé.

Cette réserve étant faite au sujet de la privation, c'est une loi générale « que les hommes deviennent névrosés quand ils sont privés de la possibilité de satisfaire leur libido » et « leurs symptômes viennent remplacer chez eux la satisfaction qui leur est refusée » (p. 324).

Le conflit entre le moi et la libido

Fixation et régression concernent le sort de la libido : ce sont les facteurs prédisposants de la névrose. Mais ce qui fait la condition même de la névrose, c'est le conflit qui oppose cette libido au moi du névrosé, conflit insoluble car il se déroule dans l'inconscient. La libido [62] manifeste certains désirs ; le moi s'y oppose. La libido cherche alors d'autres voies de satisfaction et d'autres objets. Mais la censure opposée par le moi rend toute satisfaction directe

impossible. C'est alors que les tendances sexuelles cherchent des « voies détournées », où elles s'exprimeront de façon déformée, atténuée, symbolique. Le moi doit s'adapter aux exigences des pulsions sexuelles. S'il peut accepter sans refoulement une régression ou une fixation, il est pervers et non névrosé. Si au contraire le moi idéal (celui que Freud appellera plus tard *surmoi*), c'est-à-dire les tendances morales, sociales, issues de l'éducation, vient à l'aide du moi pour refouler les tendances perverses de la libido, il y a conflit et névrose.

Mais n'y a-t-il pas toujours conflit entre le moi et la libido ? A partir de quel moment y a-t-il névrose ? En fait il y a une opposition insurmontable entre la libido, quasiment impossible à éduquer, à canaliser, à transformer dans ses couches profondes, et le moi, qui est le résultat d'une éducation. Le moi a appris lentement à accepter la dure nécessité de différer le plaisir immédiat et égoïste, il a appris également à préférer à ce plaisir les besoins de la vie et les buts de la société. La libido n'apprend jamais de la réalité. Elle garde chez la majorité des hommes, toute leur vie durant, un caractère « arbitraire, capricieux, réfractaire, énigmatique ». Elle ne reconnaît que le plaisir, elle tend uniquement à la décharge des excitations accumulées dans le psychisme profond. Une tension existe toujours chez l'homme normal entre le moi, qui a appris à retarder l'obtention du plaisir (c'est ce qu'on appelle être « raisonnable »), et la libido qui recherche le plaisir le plus immédiat et le plus intense (celui qui est lié à l'acte sexuel). La névrose éclate lorsque le moi ne peut plus endiguer la libido, la mettre en suspens. « Tout dépend de la *quantité* de libido inemployée qu'une personne est capable de contenir à l'état de suspension... » (p. 353).

La régression est une manière pour la libido bloquée, insatisfaite, privée de débouché réel, de sortir du conflit. Puisque la réalité (le moi) lui refuse toute satisfaction, [63] elle cherche à retrouver un moment du passé où elle était satisfaite, moment qui correspond à une phase dépassée de son évolution, mais qui survit dans l'inconscient. Ce qui facilite le mouvement rétrograde, c'est le fait que chaque étape franchie sur le trajet de l'évolution infantile a laissé des *traces* ineffaçables, qui sont comme des *points de fixation de l'énergie libidinale*. Tout cela se passe indépendamment du moi conscient, qui a refoulé les phases de l'enfance ainsi que les événements qui s'y rattachent. Le bonheur du temps passé, qui demeure intact dans l'inconscient, appelle la libido en arrière, à une répétition. Une fois que celle-ci a rompu avec le moi, toutes ses manifestations n'ont plus de signification que pour l'inconscient et sont soumises à ses processus (à savoir condensation et déplacement).

Freud montre ici que les événements de la vie sexuelle infantile n'ont d'importance que *rétroactive*. Les événements ont pu être parfaitement insignifiants à l'époque où ils se sont produits. Ils ne deviennent importants que rétrospectivement parce qu'ils permettent à la libido, chassée de ses positions avancées, de se replier sur les traces qu'ils ont inscrites dans l'inconscient.

La formation des symptômes

Mais pourquoi les symptômes prennent-ils une forme symbolique ? Les symptômes ne peuvent que *symboliser*, d'une façon déformée et lointaine, la satisfaction ou le désir de l'enfance, parce que la censure interdit toute expression non voilée du désir infantile de l'inconscient. Mais outre son caractère symbolique, la satisfaction qui naît du symptôme est *bizarre*. D'abord parce qu'elle s'accompagne d'une sensation de souffrance. Cette souffrance s'explique par le fait que le symptôme a dû se former sous la pression du conflit et du refoulement. Souvent, comme c'est le cas pour le cérémonial de la jeune obsessionnelle cité au chapitre 2, les symptômes représentent *à la fois la réalisation et le refus du désir* : ici du désir qui la pousse vers son père (cela en vertu de [64] l'*ambivalence* propre à l'inconscient ; tout désir fort provoque à la fois attraction et répulsion). Ensuite, parce que les symptômes ne comportent pas ce que nous considérons normalement comme une satisfaction : un gain de réalité. Ils constituent une *victoire du principe de plaisir*, dans le sens où la réalité extérieure est remplacée par la réalité psychique et où un changement dans la réalité est remplacé par un changement subjectif. *Le névrosé « réalise » et « obtient » par ses actes quelque chose d'analogue à l'auto-érotisme de l'enfant, avec cette différence que ce n'est pas le plaisir réel qu'il obtient mais un substitut ou un symbole du plaisir du point de vue de l'inconscient.*

Régie par les lois de l'inconscient, *la formation des symptômes est une réalisation de désir qui se produit à la manière du rêve*, selon les processus de la condensation et du *déplacement*. Produits ambigus et déformés du désir inconscient, *les symptômes névrotiques ont la particularité d'être équivoques* : ils possèdent toujours deux significations diamétralement opposées. La première est une façon de satisfaire la censure et le moi, l'autre un moyen de satisfaire les pulsions sexuelles refoulées. Le double sens des symptômes apparaît par exemple chez la jeune obsessionnelle que nous avons mentionnée plus haut : les précautions concernant le bruit des horloges ont un sens apparemment rationnel, du moins acceptable pour le moi, et aussi un sens libidinal ignoré de la malade (la symbolisation de l'excitation sexuelle). En général les symptômes transposent symboliquement des événements de la vie infantile. Il faudra tout le long travail de la cure pour rendre conscient le lien entre ces événements passés et les actes présents.

Le rôle des fantasmes relatifs à l'enfance

Parmi les événements déterminants qui apparaissent dans presque toutes les histoires d'enfance révélées par les névrosés à l'analyste, Freud cite : « les observations [65] relatives aux rapports sexuels des parents ; le détournement (c'est-à-dire la séduction sexuelle) par une personne adulte ; la menace de

castration » (p. 347). Il arrive que ces événements soient vrais. Mais l'abus sexuel sur les enfants, par exemple, s'il existe, se produit rarement sur des enfants de moins de cinq ans. De plus, on constate très souvent dans la description de ces événements des détails qui montrent qu'ils ne se sont pas toujours effectivement passés. Ils sont même le plus souvent contraires à la vérité historique et plus ou moins imaginaires. Ainsi les rapports sexuels des parents sont décrits avec des éléments qui prouvent qu'il s'agit d'un fantasme tiré de l'observation de l'accouplement chez les animaux (les chiens surtout). De même, la séduction, qui vient plus fréquemment d'enfants du même âge ou plus âgés, est attribuée aux parents : lorsque par exemple dans les récits de femmes, c'est le père qui est le séducteur, il s'agit bien souvent d'une accusation imaginaire qui est l'expression d'un désir d'enfance. Ces « rêves éveillés », ou ces fantasmes, ont joué un rôle important dans la vie psychique de l'enfant. Ainsi le fantasme de la séduction est pour lui une manière de se justifier de la pratique de la masturbation. La plupart des prétendus souvenirs d'enfance, dont le rôle est de cacher des faits que l'enfant a voulu refouler, bien que faux, servent cependant de base pour la formation des symptômes.

L'angoisse

On constate dans certaines névroses que chaque fois qu'un obstacle s'oppose à la réalisation des symptômes, les malades éprouvent un fort sentiment d'angoisse. Or le lien profond entre névrose et angoisse est démontré par la psychanalyse.

Comme le philosophe Kierkegaard avant lui, Freud distingue l'angoisse de la peur. La peur se rapporte toujours à quelque chose d'extérieur, à un objet du monde. Dans l'angoisse au contraire le sujet est tourné [66] vers lui-même, vers son état affectif. Rien ne le menace sinon lui-même. Mais là où Freud se sépare des philosophes, c'est sur la source de l'angoisse à l'intérieur du sujet. L'angoisse est provoquée par certaines représentations de l'inconscient qui sont liées soit à certains souvenirs, soit à certaines pulsions. D'un côté, l'angoisse est, semble-t-il, « le résidu de quelque événement important » ; elle reproduit l'impression laissée par lui. Cet événement, c'est la *naissance*, le premier traumatisme qui sépare l'enfant de la mère. C'est à la naissance qu'apparaissent pour la première fois les phénomènes cardiaques et respiratoires qui accompagnent l'angoisse. D'un autre côté, les *pulsions sexuelles* vont constituer l'autre source d'angoisse.

Il faut distinguer ici l'*angoisse réelle* et l'*angoisse névrotique*. La première s'apparente à la peur dans la mesure où elle est une réaction devant un danger extérieur, qui laisse craindre une lésion du corps. Elle est liée à l'instinct de conservation qui est le propre du moi. L'angoisse névrotique se développe dans l'irréel, l'imaginaire ; elle se nourrit de fantasmes. Elle se rencontre sous

plusieurs formes. Certains névrosés voient dans toutes les circonstances des occasions de malheur, s'attendent toujours au pire, vivent dans une perpétuelle *angoisse diffuse, flottante*. Mais l'angoisse est aussi à l'origine de représentations précises, *les phobies* : phobies d'animaux (serpents, souris, araignées, etc.), de l'orage, de l'obscurité, des espaces clos, découverts, etc. Ces phénomènes restent incompréhensibles si l'on n'interprète pas l'objet redouté comme *symbolique d'un danger intérieur*. Enfin dans d'autres névroses d'angoisse, comme l'hystérie, on ne peut déceler aucune cause extérieure d'angoisse, même imaginaire, aucune menace d'aucune sorte.

L'angoisse flottante, ou angoisse d'attente, est toujours liée à une frustration dans la vie sexuelle. Sa cause la plus fréquente est une excitation libidinale insatisfaite ou inutilisée. Freud donne comme exemple les femmes dont le mari ne possède pas une virilité normale ou pratique par précaution le coït abrégé ou interrompu (p. 379).

[67] En général, la restriction sexuelle, si la libido ne trouve pas d'autre dérivatif (dans la sublimation), provoque l'angoisse. La libido inemployée, refoulée, se transforme en angoisse ou plus exactement se décharge sous forme d'angoisse.

Les phobies (celles déjà énumérées, plus d'autres concernant la maladie, la mort, la folie, etc.) constituent une élaboration secondaire de l'angoisse : leurs objets symbolisent la libido, libido changée en angoisse et devant laquelle le moi doit fuir. Ce n'est pas un hasard si les enfants dont la libido est perpétuellement insatisfaite, développent des phobies et sont prédisposés à une forme d'angoisse proche de l'angoisse névrotique (non réelle). Les premières phobies chez l'enfant, phobies de la solitude et de l'obscurité, sont liées à l'absence de la mère. Le désir frustré de posséder la mère se transforme en angoisse. Les enfants ne sont pas effrayés, comme on croit, par le danger extérieur, mais par le danger intérieur que constitue une libido non utilisée. Les phobies chez les adultes se forment selon le même modèle et le même processus que les peurs enfantines, par transformation de la libido en une « apparente angoisse réelle » (p. 386). L'objet redouté n'est en réalité que « la projection à l'extérieur du danger représenté par la libido » (p. 387). Bien plus, toutes les phobies des adultes sont des régressions de la libido refoulée vers des angoisses infantiles. Freud range les phobies sous le titre d'*hystérie d'angoisse*.

D'une façon générale, l'angoisse apparaît comme « la monnaie courante » (p. 381) contre laquelle sont échangées toutes les excitations libidinales qui ne trouvent pas de débouchés. L'angoisse étant le grand danger intérieur, *les symptômes névrotiques sont donc des systèmes de défense contre l'angoisse* : « Les symptômes ne se forment que pour empêcher le développement de l'angoisse » (p. 381).

La fuite dans la maladie

[68] En face de certains conflits, la formation de symptômes peut être la solution la plus commode : le névrosé s'évite le travail intérieur dur et pénible de renoncer au narcissisme de l'enfance et à la domination du principe de plaisir. Le retour à l'enfance sous forme de fantasmes et d'accomplissement symbolique de désirs compense les échecs sur le plan de la réalité. Aussi la psychanalyse parle-t-elle de « fuite dans la maladie », et même de « bénéfice de la maladie », dans la mesure où celle-ci constitue un nouvel équilibre, une protection contre l'angoisse, une manière de satisfaire la libido. Mais le névrosé a fait une mauvaise affaire. Les actes symptomatiques sont toujours exécutés avec aversion et accompagnés d'un sentiment pénible de souffrance : le névrosé sait qu'ils sont profondément inutiles et pourtant il ne peut s'en passer. Et puis, n'oublions pas que la production de symptômes absorbe presque toute l'énergie du malade, qui est incapable de faire face aux exigences ordinaires de la vie. La guérison de la névrose présuppose que le malade reconnaît cette attitude de fuite.

Principaux types de névroses

Freud distingue différents types de névroses. Il établit une première grande division entre les « névroses actuelles » et les « psychonévroses ». Dans les deux cas leur origine est liée à la sexualité, mais dans les premières la cause est à chercher plutôt dans les insuffisances ou les désordres de la vie sexuelle actuelle, présente, tandis que dans les autres elle remonte aux événements déterminants de l'enfance. D'un côté la source des troubles est plutôt physique, de l'autre plutôt psychique.

Les névroses actuelles comprennent surtout la *neurasthénie* (fatigue physique et nerveuse accompagnée de troubles physiologiques divers), la *névrose d'angoisse*, qui se manifeste par l'angoisse flottante ou des crises d'angoisse immotivées, mais sans phobies, et l'hypocondrie, [69] qui se manifeste par des préoccupations continuelles au sujet du corps et de la santé.

Les psychonévroses comprennent d'abord l'*hystérie*, première névrose que Freud ait décrite et soignée et à propos de laquelle il a fait ses principales découvertes. On distingue l'*hystérie de conversion*, où le conflit psychique se symbolise en des symptômes très corporels (l'angoisse se « convertit » en crises émotionnelles, paralysie, etc.) et l'*hystérie d'angoisse* où l'angoisse est associée de façon plus ou moins stable à tel ou tel objet extérieur (*phobies*). Ces deux formes principales de l'hystérie sont également appelées *névroses de transfert* à cause de l'importance particulière du phénomène du transfert dans leur cure (voir chapitre suivant). La *névrose obsessionnelle* est une autre forme de névrose de transfert où le conflit psychique s'exprime par des symptômes dit

compulsionnels (idées obsédantes, compulsion à accomplir des actes pénibles, des rites, etc.) et par une pensée dominée par la rumination mentale, le doute et des inhibitions de toute sorte. Les névroses de transfert laissent plus ou moins intacte la faculté pour le malade de communiquer avec l'analyste ; c'est pourquoi elles sont guérissables. Ce n'est pas le cas des *psychonévroses narcissiques* (*schizophrénie* et *paranoïa*), où la libido prend pour objet le moi lui-même. Le moi est démesurément agrandi par la libido qui a cessé d'investir les objets extérieurs. La résistance opposée par le malade au traitement, surtout sous la forme de l'indifférence, est ici « insurmontable » (p. 400). La limite de la psychanalyse, qui est aussi la limite où commence la folie, ou psychose, consiste dans le degré plus ou moins inaccessible d'isolement sur lui-même du malade.

7. – La cure psychanalytique

[70] La psychanalyse reste avant tout une thérapeutique, et non une théorie, mais Freud dans le cadre de cette *Introduction* ne peut nous faire entrer dans le détail de la pratique. Il en donne cependant les idées directrices.

Tout d'abord la règle unique de cet échange de paroles entre le malade et l'analyste, auquel se limite le traitement : la *sincérité absolue*. Le malade doit faire part à l'analyste de tout ce qui lui traverse l'esprit. Il doit écarter toute critique, car c'est souvent dans les souvenirs ou les idées qui soulèvent le plus d'objections que se trouvent les traces du refoulé.

L'unique but de l'analyse est de supprimer le refoulement : cela pour que le moi puisse prendre conscience du conflit qui l'oppose à la libido et le résoudre. Pour libérer la libido du refoulement, il faut la libérer de ses attaches non réelles (son lien aux fixations et aux symptômes) afin qu'elle puisse retrouver des objets réels. Mais le malade ne peut prendre conscience du refoulement que si auparavant a été supprimée la *résistance* qui le maintient. En effet, la résistance est une « contre-manœuvre » (p. 414) destinée à protéger le refoulement. Elle est elle-même un refoulement qui provient d'une partie inconsciente du moi. La résistance signifie que le moi préfère inconsciemment la solution névrotique du conflit plutôt qu'une solution consciente qui lui coûterait plus d'effort et de déplaisir immédiat. Cette [71] résistance se manifeste par divers signes : le malade formule de nombreuses objections contre le traitement. Il prétend n'avoir rien à dire, ou tant de choses qu'il lui est impossible de les exprimer. Il cherche aussi, plus ou moins inconsciemment, à garder pour lui certains aspects de lui-même. Enfin, il invente des arguments logiques ou philosophiques pour réfuter la validité des théories psychanalytiques. L'analyste s'attend à de telles résistances. Leur suppression est la tâche essentielle de la cure.

Le transfert

A un certain moment de la cure, quelquefois au début, apparaît un phénomène essentiel et dont dépend la guérison : *le transfert*. Le malade, au lieu d'être préoccupé, comme il devrait l'être, uniquement par ses propres problèmes, se met à manifester « un intérêt particulier pour la personne de son médecin » (p. 416). Il lui exprime son admiration pour ses brillantes qualités intellectuelles, lui dit sa confiance totale. Il cherche à faire que le médecin éprouve un intérêt pour lui non en tant que malade, mais en tant qu'individu. Il veut lui plaire, le séduire. Si cette attitude d'attachement, voire de tendresse ne se produisait qu'entre une jeune et jolie patiente et un médecin lui-même jeune et séduisant, ce phénomène n'aurait rien à voir avec les effets de la cure. Mais ce sentiment d'affection, franchement ou quasi amoureux, se répète dans tous les

cas où la cure évolue vers sa guérison, et cela indépendamment de l'âge et du sexe des deux « partenaires ». La plupart du temps la relation amoureuse parvient à se sublimer, mais le malade peut développer des penchants érotiques très concrets. D'où une difficulté pratique pour l'analyste qui doit détourner le malade de cette fausse issue.

Mais ces sentiments affectueux, qui par ailleurs permettent à la cure de faire des progrès plus rapides, présentent aussi d'autres inconvénients : pour ne pas perdre son prestige aux yeux du médecin, le malade [72] est conduit à lui cacher certains faits gênants. Aussi le nouvel objectif de la cure va-t-il être de détruire le transfert pour libérer réellement le patient. En effet le transfert n'est pas une nouveauté dans la vie du névrosé ; c'est la reproduction envers le médecin de sentiments déjà éprouvés dans l'enfance vis-à-vis du père ou de la mère. Ce fait explique que, comme dans le rapport de l'enfant avec le parent du sexe opposé, on trouve souvent de l'ambivalence dans le transfert. Quelquefois même seuls les sentiments négatifs apparaissent : il s'agit alors d'un *transfert hostile*. La psychanalyse nous apprend que « tout comme les sentiments tendres, les sentiments hostiles sont un signe d'attachement affectif » (p. 420).

Pour surmonter le transfert, l'analyste montrera au malade que ses sentiments ne s'appliquent pas vraiment à sa personne, mais qu'ils ne font que répéter une situation d'enfance. Mais l'apparition même du transfert a modifié la névrose. Les symptômes ont perdu leur sens primitif. Il s'est formé « une nouvelle névrose artificielle » (p. 422). « A la place de la maladie proprement dite, nous avons le transfert artificiellement provoqué ou, si vous aimez mieux, la maladie du transfert » (p. 432). La dernière étape avant la guérison va consister à « supprimer la maladie engendrée par le traitement » (p. 422).

Mais il faut souligner que le processus de guérison est difficile, pénible, voire dangereux : la cure s'apparente à un remède homéopathique (où l'on soigne par petites doses de poison), puisqu'elle consiste à « ranimer le conflit pathogène » mais dans des conditions où il sera possible d'aider le malade à libérer sa libido prisonnière du passé.

Conclusion : Quelques aspects de la pensée de Freud

[73] En restant dans le cadre de l'*Introduction à la psychanalyse*, où ne sont abordés ni les problèmes de psychologie religieuse ou sociale ou artistique, ni les problèmes plus généraux touchant le destin de l'humanité, qui sont débattus par exemple dans *Malaise dans la civilisation*, il est possible cependant de dégager quelques aspects fondamentaux de la pensée de Freud.

Esprit scientifique et croyance au déterminisme

Les résultats scientifiques de la démarche freudienne reposent d'abord sur un certain nombre de qualités exceptionnelles de l'homme : sa volonté résolue de voir clair ; sa lucidité ; sa patience inlassable ; sa capacité d'évoluer aussi aisément dans le détail que dans la synthèse ; son refus de tout dogmatisme doctrinal (« Il n'entre pas dans mes intentions d'imposer mes convictions : il me suffit... d'ébranler des préjugés » (p. 226) ; sa prudence ; son sens du caractère nécessairement révisable des hypothèses (... « J'ai, au cours de mes travaux, changé, modifié ou remplacé par d'autres certaines de mes opinions et... je n'ai jamais manqué de faire de ces variations une déclaration publique » (p. 227) ; sa modestie ; sa franchise ; son courage ; son impartialité. Mais ces [74] qualités à elles seules n'auraient pas suffi. Le succès de la méthode de Freud tient à l'application absolument systématique (que l'objet soit en apparence insignifiant ou très incohérent, peu importe) d'un principe scientifique : *le principe du déterminisme dans le domaine psychique*. Cela implique chez Freud la croyance qu'aucun phénomène psychique n'est dépourvu de cause, et par suite de sens. Il s'agit d'une croyance, car la validité de ce principe dans tous les cas dépasse les possibilités d'une vérification expérimentale.

Rien de gratuit, pas de hasard, tout est lié dans le psychisme. Dès le début de ses conférences, Freud nous avertit qu'il faut présupposer l'idée du « déterminisme universel » si l'on veut obtenir un résultat scientifique : « En brisant le déterminisme universel, même en un seul point, on bouleverse toute la conception scientifique du monde » (p. 17-18). Le déterminisme est postulé, exigé, non prouvé. C'est sur lui que se fondent les procédés d'investigation de la psychanalyse tels que celui des associations « libres ». Si je peux partir de n'importe quel mot pour retrouver le mot qui livrera la clef du refoulement, c'est parce que tout mot, comme tout acte psychique, se trouve toujours situé dans une ou plusieurs chaînes associatives déterminées par l'inconscient. L'inconscient ne fait rien en vain. Il a sa logique propre. Cela fait aussi qu'il n'y a pas de « liberté » réelle au niveau de la conscience : le moindre geste ou

regard, la plus indifférente pensée manifeste, le plus souvent en la dissimulant, une intention de l'inconscient.

Critique de la morale sexuelle

Pour beaucoup, la morale freudienne se résume encore, comme le dit Freud, « dans le conseil de vivre jusqu'au bout sa vie sexuelle » (p. 409). Rien de plus faux. La conduite sexuelle ne saurait être prescrite. Le psychanalyste doit être impartial, éviter de donner des conseils dans un sens ou dans l'autre. D'ailleurs, une libération sexuelle systématique et généralisée aboutirait à réprimer une autre tendance tout aussi importante pour certains [75] tempéraments que la tendance sexuelle, la tendance ascétique (p. 410). Ce n'est pas l'absence de tout refoulement qui caractérise la santé mentale.

Cependant, bien que Freud se veuille « observateur » et non « réformateur », il ne peut s'empêcher d'observer d'un œil critique la morale sexuelle traditionnelle. Celle-ci est fondée la plupart du temps dans l'éducation sur les menaces et les punitions, ce qui ajoute au refoulement la culpabilité. Mais plus profondément Freud critique le caractère aliéné de la morale sexuelle du point de vue social. Si la société se donne comme une de ses tâches essentielles de réprimer et de limiter l'instinct sexuel, ce n'est pas seulement parce que la sexualité est une tendance égoïste, particulariste et donc anti-sociale, c'est pour une raison d'ordre *économique*. « La base sur laquelle repose la société humaine est, en dernière analyse, de nature économique : ne possédant pas assez de moyens de subsistance pour permettre à ses membres de vivre sans travailler, la société est obligée de limiter le nombre de ses membres et de *détourner leur énergie sexuelle vers le travail* » (p. 291). La majeure partie de la vie en société n'est possible que grâce au refoulement ou à une sublimation forcée. Telle est du moins la solution que la société a trouvée jusqu'ici. Freud ne dit pas que la vraie solution soit la libération sexuelle. Il pense même le contraire : « C'est seulement dans un très petit nombre de cas qu'on peut mettre fin à la situation pathogène découlant de la privation et de l'accumulation de la libido par des rapports sexuels obtenus sans effort » (p. 411). Mais il condamne sans réserve une morale aliénée, parce qu'elle ne laisse pas à chacun la liberté et la responsabilité du choix, parce qu'elle ne fait pas confiance à l'individu et qu'elle a peur de son indépendance.

« Nous pouvons dire sans façon à la société que ce qu'elle appelle sa morale coûte plus de sacrifices qu'elle n'en vaut et que ses procédés manquent aussi bien de sincérité que de sagesse. Nous ne nous faisons pas faute de formuler nos critiques devant les patients, nous les habituons à réfléchir sans préjugés aux faits sexuels comme à tous les autres faits et lorsque, le traitement terminé, ils [76] deviennent indépendants et se décident de leur plein gré en

faveur d'une solution intermédiaire entre la vie sexuelle sans restrictions et l'ascèse absolue, notre conscience n'a rien à se reprocher » (p. 411).

Pessimisme (relatif) au sujet de l'homme et optimisme (absolu) au sujet de la vérité

Cependant, si Freud veut émanciper l'individu de la tutelle d'une société qui lui impose, en vue d'intérêts non moraux, une morale répressive, il ne croit pas en une quelconque bonté innée de la nature humaine. Au contraire il pense que l'homme a un fond de sauvagerie et de perversité primitives qui se manifestent par l'égoïsme, l'agressivité, l'amoralité tels qu'ils existent chez l'enfant avant la formation du surmoi et demeurent, comme le montrent les rêves, au fond de tout homme dans l'inconscient. « ... Ignorez-vous que tous les excès et toutes les débauches dont nous rêvons la nuit sont journallement commis (dégénérant souvent en crimes) par des hommes éveillés ? La psychanalyse fait-elle autre chose que confirmer la vieille maxime de Platon que les bons sont ceux qui se contentent de rêver ce que les autres, les méchants, font en réalité ? » (p. 131).

L'homme doit cependant être libéré. Mais libérer l'homme ce n'est pas libérer la perversité et l'agressivité primitives. Freud croit en l'éducation, en la perfectibilité de l'homme. Il faut, dit-il, « apprendre à devenir de bons éducateurs ». En dehors du point de vue médical, les applications pratiques qui paraissent les plus importantes à Freud, sont celles qui se rapportent à la pédagogie (voir *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, 6^e conférence). La théorie du surmoi en particulier a une conséquence pédagogique décisive. Elle prouve que l'homme est fondamentalement éduicable. Elle montre le passage de l'état primitif amoral à la moralité. Elle implique qu'en éduquant les éducateurs, responsables du surmoi des enfants, il serait possible de prévenir bien des névroses. [77] Aucune éducation, pense Freud, ne saurait éviter d'interdire et de réprimer, « le but étant d'apprendre à l'enfant à maîtriser ses instincts ». Mais l'éducateur éduqué, c'est-à-dire psychanalysé, ayant pris conscience des défauts de sa propre éducation, saura user de l'interdiction sans traumatiser l'enfant. La psychanalyse, dit Freud, permet l'optimum de l'éducation. De toute manière, tout ce que l'homme a de bon vient d'une pédagogie et non de la nature.

Cet optimisme pédagogique se détache sur le fond d'un autre optimisme, plus radical, au sujet de la vérité. Cet optimisme est multiple. D'abord c'est un optimisme du sens : le sens abonde et surabonde ; *il y a toujours un sens, une vérité cachée à découvrir*, même lorsque les phénomènes psychiques offrent une apparence de non-sens. Ensuite, l'homme dispose de la totalité du champ de la vérité ; toute vérité est d'ordre humain ; l'homme maîtrise et définit ce qui est vrai, c'est-à-dire signifiant. Pour Freud, comme pour Marx, « l'homme ne se pose que les problèmes qu'il peut résoudre ». Enfin, la vérité, lorsqu'elle est

révélée, dite, prononcée, et intégrée par le conscient, possède la propriété de guérir. *Dire la vérité guérit : telle est la conviction profondément optimiste de Freud.* Elle guérit, non parce qu'elle demeure présente et constamment exposée, mais parce qu'une fois libérée de l'inconscient, système répétitif, incapable d'oubli, elle peut à nouveau entrer dans le jeu du temps où elle s'oublie et s'efface. L'illusion n'est jamais et en aucun cas préférable à la vérité, car la question, qui se cache derrière elle, ne cessera de se poser indirectement jusqu'à ce qu'elle ait été énoncée et dénoncée dans des mots. Amener la vérité à la parole, c'est, pour la psychanalyse, la liberté.

Bibliographie

1. – Œuvres de Freud facilement disponibles en librairie

- Abrégé de psychanalyse*, P.U.F.
Cinq leçons sur la psychanalyse, Petite Bibliothèque Payot.
Cinq psychanalyses, P.U.F.
Délire et rêves dans la Gradiva de Jensen, Idées [Folio Essais ; 181], N.R.F.
Essais de psychanalyse, Petite Bibliothèque Payot.
Essais de psychanalyse appliquée, Idées, N.R.F.
L'interprétation des rêves, P.U.F.
Malaise dans la civilisation, P.U.F. [collection Quadrige, sous le titre *Malaise dans la culture*]
Métapsychologie, Idées [Folio Essais ; 56], N.R.F.
Moïse et le monothéisme, Idées [Folio Essais ; 219, traduction nouvelle sous le titre *L'homme Moïse et la religion monothéiste*], N.R.F.
Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient, Idées [Folio Essais ; 201, traduction nouvelle sous le titre *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*], N.R.F.
Nouvelles conférences sur la psychanalyse, Idées, N.R.F.
Psychopathologie de la vie quotidienne, Petite Bibliothèque Payot.
Le rêve et son interprétation, Idées [Folio Essais ; 12], N.R.F.
Totem et tabou, Petite Bibliothèque Payot.
Trois essais sur la théorie de la sexualité, Idées [Folio Essais ; 6, traduction nouvelle sous le titre *Trois essais sur la théorie sexuelle*], N.R.F.
La vie sexuelle, P.U.F.
Ma vie et la psychanalyse, Idées, N.R.F.
et à l'usage des étudiants :
Psychanalyse, Textes choisis par D. DREYFUS, Les Grands Textes, P.U.F.

2. – Ouvrages d'initiation et de réflexion

- ERNEST JONES, *Théorie et pratique de la psychanalyse*, Payot.
D. LAGACHE, *La psychanalyse*, Que sais-je ?, P.U.F.
O. MANNONI, *Freud*, Collection « Écrivains de toujours », Seuil.
J.-B. PONTALIS, *Après Freud*, Idées [Tel ; 223 ; édition augmentée], N.R.F.
W. HUBER, H. PIRON, A. VERGOTE, *La psychanalyse, science de l'homme*, Édition Dessart.

P. RICŒUR, *De l'interprétation, essai sur Freud*, Seuil.

Et un indispensable instrument de travail :

J. LAPLANCHE et J.-B. PONTALIS, *Vocabulaire de la psychanalyse*, P.U.F.

3. – Quelques revues spécialisées

Nouvelle revue de psychanalyse, Gallimard.

Revue française de psychanalyse, P.U.F.

Topique - Revue freudienne, P.U.F.